OEUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

Deux exemplaires ont été remis à la bibliotheque impériale.

COURS DE MORALE

PAR

C. A. DEMOUSTIER,

auteur des Lettres à Émilie sur la Mythologie.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M DCCC IX.

AVIS DE L'ÉDITEUR

AUX FEMMES QUI LIRONT CET OUVRAGE.

Charles-Albert Demoustier, non moins recommandable par la pureté de ses mœurs, qu'ami zélé d'un sexe auquel la nature même sembloit l'avoir attaché par des rapports sympathiques, je veux dire, par la délicatesse de son esprit et l'aménité de son caractere, avoit ouvert une espece de *Cours de Morale*, principalement destiné à l'instruction des femmes. Elles se réunissoient à certains jours réglés pour entendre les discours dont il leur faisoit la lecture. Diverses assemblées eurent lieu à cet effet, tant en l'an 5 au lycée des *Étrangers*, que pendant l'année suivante au lycée dit *Thelusson*. Dans chacune de ces séances, notre aimable moraliste exposoit à ses cheres disciples les opinions et les principes jadis professés par les plus célebres philosophes de l'antiquité : c'étoit en quelque sorte le canevas de ses leçons, où, employant tour à tour le précepte et le sen-

timent, il rappeloit adroitement aux femmes et les vertus privilégiées de leur sexe, et les secrets les plus sûrs de l'art de plaire, et les moyens enfin de jouir, dans toutes les époques de leur vie, d'un bonheur fondé sur la sensibilité et la vertu. La prose et la poésie, fondues ensemble avec ce talent qui lui étoit particulier, concouroient à remplir son but, en captivant diversement et l'esprit et le cœur de son intéressant auditoire.

Par malheur sa santé, devenue de plus en plus mauvaise, suspendit plus d'une fois, puis rompit entierement le cours de ces charmantes instructions; commerce délicieux, où le maître et les éleves trouvoient un égal plaisir, l'un à communiquer ses lumieres, les autres à se les approprier, et dont toujours la vertu retiroit un profit certain, celui d'assurer son empire en se parant des agréments du style et des charmes du sentiment.

Quoique ce Cours n'ait donc pas reçu toute la suite et le développement que l'on pourroit desirer, et que l'auteur avoit intention de lui donner, quoique peut-être même il n'ait pas mis la derniere main à cette partie de son

travail, nous n'avons pas cru néanmoins devoir en priver les lecteurs; et il nous a semblé que ce seroit tout-à-la-fois obliger le public, et rendre service aux mœurs, que de publier un ouvrage où la raison, sagement coquette, se montre toujours sous la forme des Graces. Nous avons jugé qu'il pourroit être particulierement agréable aux dames; que composé en leur honneur et sous leurs auspices par un écrivain qui les aimoit et qui leur fut cher, il avoit quelques droits à leurs suffrages; et que s'il avoit le bonheur d'obtenir d'elles un favorable accueil, il ne manqueroit pas de plaire aux lecteurs d'un sexe différent, toujours disposé à adopter leurs décisions en matiere de goût.

Femmes charmantes, femmes sensibles, c'est donc sur vous que nous nous reposons du succès de cet Ouvrage, qui non seulement vous dut le jour, mais vous dut aussi cette saine morale et tous les agréments divers qui le caractérisent. Nous remettons avec confiance dans vos mains ce dernier hommage que vous rendit le meilleur de vos amis; acceptez-le de sa part comme un legs précieux, puisqu'il renferme la partie la plus

intéressante et la plus chere de lui-même. Puisse-t-il, comme un songe agréable, vous rappeler les traits de cet aimable ami, le faire revivre à vos yeux, vous rendre les charmes de son entretien, et tempérer ainsi les regrets de sa perte!

Dans ces douces leçons un tendre précepteur,
Du plus pur sentiment a répandu les charmes.
O vous qui l'inspiriez, qui lui devez des larmes,
Sexe aimable, pour vous repose ici son cœur!

COURS
DE MORALE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DE CE COURS, EN L'AN 5.

Nous ne vivons assurément ni dans le siecle, ni dans le pays de la morale. Son langage nous est étranger : son aspect nous repousse, ses préceptes nous attristent, son nom seul nous fait fuir; et pourtant c'est de la morale que je vais vous entretenir. Mais rassurez-vous, mesdames; lorsque dépouillant son masque pédantesque et sa roideur sentencieuse, elle prend le ton de la franchise et le langage de l'amitié, sa voix s'adoucit, ses traits s'animent, son sourire même ressemble quelquefois à celui des Graces, et vous lui trouverez souvent un air de famille.

Ne redoutez point la marche sévere, ni l'ordre didactique d'un Cours de Morale complet. Je sais que vos esprits délicats craignent la nourriture de cet aliment trop solide, et que pour les y

accoutumer, je dois d'abord en diviser la substance.

D'après ces précautions, on prévoit aisément que je parlerai pour les hommes en général, et pour les femmes en particulier.

Ce n'est qu'aux hommes que nous enseignons la morale; et ce n'est qu'aux femmes que nous demandons des mœurs. Avec toutes nos forces, nous ne pouvons les gouverner; et nous prétendons qu'avec leur foiblesse, elles se gouvernent elles-mêmes. Nous appelons tous les arts à notre secours, et nous les abandonnons à la nature. Ah! soyons de bonne foi; nous ferions moins d'efforts pour leur être supérieurs, si nous sentions moins leur supériorité.

On a publié en mon absence, que je me proposois d'enseigner aux femmes leurs devoirs; on s'est trompé. Je n'aurai jamais ces prétentions. Je ne veux leur parler que de leurs vertus, et leur rappeler principalement le nombre de celles qui, moins essentielles en apparence à leur réputation ou à leur bonheur, attirent moins souvent leur attention; comme on rappelle au souvenir d'un riche propriétaire l'état de ses moindres possessions, afin de l'engager à leur donner une partie de la culture qu'il consacre à ses grandes propriétés.

Au reste, en consacrant aux femmes une partie de mes entretiens sur la morale, je crois prouver publiquement aux hommes combien je

m'intéresse à leur félicité. C'est ainsi que l'on regardoit le précepteur d'un prince comme le dépositaire du bonheur de la nation. S'il inculquoit à son éleve des principes de douceur et d'équité, s'il donnoit à son caractere léger un certain degré de constance, s'il captivoit son esprit indocile, s'il fixoit ses idées errantes, s'il affranchissoit son cœur des caprices de son imagination, comme on dégage une jeune plante de l'herbe parasite qui l'environne; s'il lui faisoit comprendre que la ruse est sœur du mensonge, et le mensonge pere de tous les vices; s'il lui persuadoit que l'art de plaire toujours est l'art de se faire estimer, et que l'estime durable ne pouvant naître que de la vertu, c'est dans la vertu seule que consiste l'art de plaire; bientôt le peuple, adorant le disciple, bénissoit le maître en s'écriant : « Il a semé la morale, et nous re- « cueillons le bonheur ! »

Comme la terre sur laquelle je vais semer est, dit-on, un peu légere, je m'attends bien à voir une portion du grain sécher faute de nourriture, une autre partie enlevée par le souffle de la frivolité. Ces premiers obstacles ne doivent point décourager le cultivateur. La vertu est une plante si délicate, qu'on ne peut guere se flatter de la multiplier, et qu'on doit se considérer comme trop heureux si l'on ne perd point l'espoir de l'acclimater.

Je ne me suis pas flatté, mesdames, de fixer

seul votre attention sur un objet aussi grave que celui de la morale. Le sujet le plus intéressant, traité par une seule personne, contracte une teinte de monotonie que fait disparoître la diversité des opinions. Si vous suivez dans la prairie un ruisseau coulant paisiblement sur un lit toujours égal, le calme de son cours cesse bientôt d'attirer vos regards; mais s'il se brise contre le rocher, s'il tombe en cascade et s'échappe entre les fleurs et les roseaux, soudain son murmure vous attire, et les yeux fixés sur son onde blanchissante, vous éprouvez ce plaisir secret qui naît de la rencontre des obstacles, et vous goûtez le charme de la contradiction. Pour maîtriser vos esprits par l'attrait de cette jouissance, je vous environnerai du cercle nombreux des philosophes anciens; et mettant en opposition leurs opinions et leurs principes, tempérant l'austérité des uns par l'aménité des autres, fortifiant la foiblesse de ceux-ci par l'énergie de ceux-là, je les amenerai, s'il est possible, à un point de conciliation dont le résultat sera cette saine morale, qui, dédaignant également la souplesse et l'orgueil, conduit d'un pas ferme l'homme vers le bonheur, par le chemin invariable de l'honneur et de la probité.

J'ai présumé, mesdames, que vous ne vous effrayeriez point de la compagnie des philosophes; vous devez y être accoutumées depuis long-temps. On ne voit plus que des philosophes

aujourd'hui. En effet, en quoi consiste la philosophie du jour ? à se mettre au-dessus de tout ce que l'on appelle préjugés. D'où il résulte que les spéculateurs sont philosophes, les parvenus sont philosophes, les maris sont philosophes, et leurs femmes, cédant à la force de l'exemple conjugal, essayent aussi, dit-on, de philosopher par imitation.

Je conviens que les philosophes avec lesquels vous allez faire connoissance, vous apporteront, avec leurs maximes étrangeres, des manieres de l'autre monde, et que vous rirez quelquefois de la gaucherie de leur sagesse. Mais il faut espérer que votre société les formera ; et bientôt leurs mœurs barbares prendront l'urbanité des vôtres, à moins que vos mœurs ne prennent la teinte de leur morale; et dans ce cas, je n'ose répondre que vous y gagnerez; mais je soupçonne que vous n'y perdrez pas.

Pour remplir fidelement auprès de vous les fonctions de leur interprete, je tâcherai de conserver à leurs discours leur grace naïve, ou leur énergique précision. Nous rendrons quelquefois hommage à ces vertus sublimes qui caractérisent les héros; mais nous nous entretiendrons plus souvent des vertus modestes qui font l'aliment des bons cœurs. On n'est grand que peu de jours dans la vie ; mais on est tous les jours humain, fidele, généreux et sincere. Si j'étois chargé du soin de vos vêtements, je m'occuperois rarement de ceux

qui doivent vous distinguer au milieu de la pompe publique des cérémonies ; mais j'appliquerois tous mes soins à perfectionner ceux qui, dans l'intérieur de votre famille, doivent vous vêtir avec aisance et vous parer avec simplicité.

Tant qu'il ne s'agira que d'esprit ou de raison, je me bornerai à vous rendre avec clarté, si je puis, tout ce qu'auront pensé nos philosophes, et par hasard, ce que j'aurai pensé moi-même ; mais dès qu'il s'agira de bonheur ou de sentiment, j'appellerai la poésie à mon secours. Il faut dire ce qu'on pense, et peindre ce qu'on sent.

Si quelquefois mes tableaux manquent d'ensemble, et mes discours de précision, votre cœur corrigera les uns, et votre esprit rectifiera les autres, en vous expliquant ce que j'aurai voulu dire. Par exemple :

Si, parlant de la bienfaisance,
Je vous trace imparfaitement
Le charme inexprimable et le ravissement
De cette pure jouissance ;
De l'honnête homme infortuné
Vous allez visiter l'honorable indigence ;
Il périssoit sans espérance,
De ses amis, du ciel, du monde abandonné ;
Il renaît en votre présence.
En partageant ses maux, vous calmez sa souffrance,
Il ne vous parle pas ; le silence, les pleurs,
Voilà le langage des cœurs
Qu'habitent le plaisir et la reconnoissance.

Vous sentez, en lisant son bonheur dans ses yeux,
Combien le seul plaisir de faire des heureux
Surpasse tous les biens que notre cœur desire;
Et dans votre ame, en comparant
Avec ce que j'ai peint, tout ce qu'il vous inspire,
Vous vous dites en soupirant :
Je sens ce qu'il a voulu dire.

Si j'ai peint le tableau des devoirs d'une mere :
La mere en me quittant, rejoint son nourrisson;
Avec elle l'amour rentre dans sa maison.
Ses enfants sur ses pas s'empressent, et leur pere
La conduit au berceau du dernier de ses fils :
L'enfant fixe un instant leurs regards attendris,
Il sourit; dans ses bras sa mere le souleve,
Le met sur ses genoux, lui présente le sein;
Des autres le folâtre essaim
A son col s'entrelace, à ses côtés s'éleve;
L'époux partage entre eux ses baisers et son cœur,
Tandis que dans un coin, un ancien serviteur
Admirant ce tableau, s'attendrit et l'acheve.
Autour de toi leve les yeux,
Heureuse mere, et connois ton empire.
Dans ces moments délicieux
Rappelle les détails que je n'ai pu décrire,
Et tu diras, dans un tendre délire :
Non, celles qui n'ont pas goûté
L'ivresse et les douceurs de la maternité,
Ne concevront jamais ce qu'il a voulu dire.

Ainsi, soit que pour vous j'entreprenne d'écrire
Sur les mœurs, sur l'humanité,

La justice, et l'honneur, et la fidélité;
Soit que je vous retrace avec simplicité
Les vertus que l'on aime, et celles qu'on admire;
Soit que de l'amitié j'interprete la loi;
    Vos cœurs vous diront mieux que moi
    Ce que j'aurai voulu vous dire.

THALÈS.

THALÈS naquit en Phénicie, d'une famille illustre et opulente. Dès sa jeunesse, il vint étudier à Milet, que plusieurs historiens regardent comme le lieu de sa naissance.

Il se distingua d'abord dans la science de l'astronomie, régla l'ordre des saisons, et divisa, le premier, l'année en 365 jours. Il s'appliqua ensuite à l'histoire naturelle. On prétend qu'ayant prévu dès le commencement d'une année que l'automne suivant seroit favorable aux oliviers, il acheta d'avance la récolte des olives, dont le produit doubla sa fortune.

Il s'occupa aussi de politique, et détourna les Milésiens de l'alliance que leur proposoit Crésus, prêt à combattre contre Cyrus. Celui-ci fut vainqueur, et les Milésiens, grace à leur neutralité, participerent aux fruits de la victoire.

Thalès fut bientôt regardé comme le premier des sages de la Grece. Ce fut à ce titre qu'il reçut, le premier, le fameux trépied du temple de Delphes. Des jeunes gens d'Ionie ayant acheté le coup de filet de quelques pêcheurs, ceux-ci tirerent de la mer un vase d'une forme merveilleuse, soutenu sur trois pieds. Vulcain l'avoit

forgé, dit-on, pour l'offrir à Thétis le jour de son mariage, et ce chef-d'œuvre portoit en effet l'empreinte d'une main divine. Les pêcheurs et les Ioniens, après s'en être quelque temps disputé la possession, s'en rapporterent à l'oracle de Delphes, qui l'adjugea au plus sage des mortels; et les Milésiens le présenterent à Thalès. Celui-ci l'offrit à Bias, qui l'envoya à Solon; et le présent, après avoir passé par les mains de tous les sages, revint à Thalès, qui, regardant Dieu comme le principe de la sagesse, lui consacra dans le temple de Delphes ce fameux trépied, sur lequel la Sibylle rendit depuis ses oracles.

Thalès étoit parvenu au plus haut degré de gloire et de considération; il étoit à la fleur de l'âge, et jouissoit des faveurs de la fortune qu'il avoit su captiver. Cependant il manquoit à son bonheur celui de le partager avec une compagne. Ses amis le presserent long-temps de choisir une épouse; mais le philosophe indépendant, ne calculant pas qu'il est toujours bien doux de dépendre de ce qu'on aime, et souvent bien triste de ne dépendre que de soi, différa de leur répondre jusqu'au temps où l'on ne répond plus.

Sa mere, à trois époques différentes, renouvela vainement ses instances à ce sujet. Voici ce qu'elle lui dit, et les réponses qu'elle en obtint:

Mon cher fils, vous avez trente ans;
Il faut songer au mariage.
— Pour être bon mari, ma mere, je prétends
Qu'il faut, au sein de son ménage,
Être aveugle, muet et sourd. Or, à mon âge,
Je parle, je vois et j'entends:
Ma mere, il n'est pas encor temps.

Mon fils, vous avez quarante ans.
Êtes-vous mûr enfin pour l'hymen? — Je commence:
Ma voix baisse; en parlant à peine je m'entends;
Je n'y vois déja plus à certaine distance;
J'écoute disputer et médire en silence:
Je sens mûrir ma patience:
Bientôt, ma mere, il sera temps.

Mon fils, vous avez cinquante ans:
Le temps presse; épousez. — Ma mere, l'Hyménée
Est frere de l'Amour, et sa main fortunée
Doit moissonner le myrte et les fleurs du printemps.
Il faut que dans ses yeux le desir étincelle,
Qu'il entende de loin jusqu'au moindre soupir,
Qu'il réponde aussi-tôt que lui parle une belle,
Qu'il la rende muette, et qu'elle ait du plaisir
A céder la parole à qui parle mieux qu'elle.
Or, tout cela surpasse aujourd'hui mes talents,
Ainsi, ma mere, il n'est plus temps.

Le philosophe survécut quarante ans à ce dernier refus. Il étoit âgé de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'assistant aux combats du Gymnase, il mourut étouffé par la foule des spectateurs.

Ses connoissances physiques et astronomiques, auxquelles il dut le principe de sa réputation, étoient très bornées, et ne valoient pas, à beaucoup près, ses connoissances morales. Il prétendoit que l'eau étoit le principe universel de toutes les choses créées; que le Nil inondoit l'Égypte, parce que le vent le faisoit refluer en arrêtant le cours de ses ondes. Il reconnoissoit qu'il n'y a point de vuide, et que la matiere est divisible à l'infini. Il faisoit tourner le soleil et les étoiles autour de cinq cercles. Au centre, il plaçoit la terre, immobile, à laquelle toute la sphere céleste servoit de cortége et de flambeau. Cette erreur est une des plus anciennes du monde. Elle dut son origine à l'ignorance, et son crédit à cette vanité qui nous fait rapporter tout à nous-mêmes, et que l'on nomme *égoïsme*. Il faut avouer que ce sentiment, qui n'est étranger à personne, appartient plus particulierement aux savants, et sur-tout aux philosophes.

Demandez-leur pourquoi les femmes sont si belles;
Froidement ils vous diront tous:
« C'est qu'elles sont faites pour nous. »
Et moi quand je les vois aux pieds des plus cruelles
Trouver encor leur supplice trop doux,
Et bénissant leurs fers, soupirer à genoux
Pour des sirenes infidelles
Qui trompent en riant les sages et les fous;
Je soutiens que c'est nous qui sommes faits pour elles.

Au reste, le systême le plus conciliant sur cette matiere, c'est que dans la chaîne universelle des êtres, chaque chaînon est fait particulierement pour celui qui le précede et qui le suit, et généralement pour tous les autres, dont son absence interromproit la suite. D'où il résulte que tout être qui prétend s'isoler, nuit également à l'ordre naturel et à l'ordre social.

> Mais dans ces lieux je conjecture
> Que de la part d'aucun mortel,
> Ni l'ordre social, ni l'ordre naturel
> Ne peut éprouver de rupture.
> Les graces, les talents, l'amour et la beauté
> Y resserrent les nœuds de la société
> Et les chaînons de la nature.

La morale de Thalès est ordinairement solide et pure, quelquefois même elle est sublime :

> Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
> Toujours par quelque foible on paya le tribut.

En discutant néanmoins ses erreurs, il est possible d'en tirer des préceptes utiles. C'est souvent la nuit du mensonge qui fait ressortir les premieres lueurs de la vérité.

Thalès reconnoissoit un seul Dieu, éternel auteur de l'univers. Il le remercioit de l'avoir fait homme et non pas bête, Grec et non pas Barbare, homme et non pas femme. Je trouve

dans ce dernier acte de reconnoissance beaucoup d'orgueil, ou du moins de partialité.

Puisque le sort a partagé la terre
Entre l'art de régner et le talent de plaire,
Quelque lot que le ciel daigne nous départir,
Nous devons rendre grace à sa bonté profonde,
D'être homme pour régir le monde,
D'être femme pour l'embellir.

Thalès, comme tous les hommes, couroit après le bonheur; mais plus sage que la plupart d'entre eux, il le rencontroit souvent, parce qu'il le cherchoit au sein de la médiocrité. Il étoit persuadé que si le pauvre est esclave de ses besoins, le riche l'est plus encore de sa fortune. Aussi ne voyoit-il de véritable liberté que dans cet état mitoyen, où la modicité des facultés et la modération des desirs forment un juste équilibre entre le cœur et la raison.

Pour moi, je suis convaincu que le système de la médiocrité est applicable, non seulement à la fortune, mais même à l'amour et à l'amitié. Si donc un jeune homme me consultoit sur le choix de l'être qu'il doit associer à sa destinée, je lui dirois :

Voulez-vous posséder une compagne aimable?
En biens, en talents, en beauté,
Cherchez la médiocrité :
Que son cœur seul soit inappréciable.
Défiez-vous sur-tout de la célébrité;

Le silence et l'obscurité
Rendent seuls le bonheur durable.
On ne possede point une femme adorable :
Ce domaine appartient à la société.

Mais une bonne femme est une rareté
Dont la simple apparence et la valeur modeste
Ne tentent pas la vanité.
Laissez-la s'éblouir d'un éclat emprunté,
La beauté fuit, la bonté reste ;
Et le temps fait chérir la médiocrité.

Et si une jeune personne me faisoit la même question, je lui répondrois également :

Au matin de la vie, à l'heure fortunée
Où d'hommages environnée,
Vous promenez encore un regard incertain
Sur ce peuple d'amants qui briguent votre main
Pour vous conduire aux autels d'hyménée,
Si vous voulez jouir de ce bonheur si doux
Dont s'enivre une tendre mere,
Entre son fils, sa fille et son époux ;
Si c'est par la vertu que vous cherchez à plaire ;
Si dans votre union vous espérez qu'un jour
L'estime et l'amitié remplacceront l'amour :
Gardez-vous de choisir un mari dont on cite
Les graces, le génie et l'amabilité:
Trop souvent l'égoïsme ou la frivolité
Font les trois quarts de son mérite.
Un époux recherché, fêté, chéri, gâté,
Se compose un double visage,

L'un exprimant l'humeur, et l'autre la gaîté ;
Il porte celui-ci dans la société,
Et celui-là dans son ménage.
Parmi tous ces amants, dont les airs, dont le ton,
Vous intéressent peu, mais vous flattent, je gage,
Il en est un dont l'esprit, le langage,
Sont fort médiocres, dit-on.
A vingt-cinq ans, il aime, il raisonne, il est sage.
Rencontre-t-il vos yeux? soudain, d'un air confus,
Il se tait et rougit. (Ridicule de plus,
On ne rougit plus à son âge.)
Tandis que le cercle volage
Prodigue autour de vous son encens et ses soins ;
L'original pensif vous flatte d'autant moins,
Qu'il vous estime davantage.
Auprès de vos vertus il voit tous vos défauts,
Et se dit en secret : Hélas! si dans son ame
L'hymen peut un jour, par sa flamme,
De l'or pur séparer le faux,
Que de bonheur attend ses enfants et leur pere!
Près d'elle réunis, ils viendront tour à tour
Respirer la vertu dans le sein de l'amour,
Et pour eux l'âge d'or renaîtra sur la terre.
A cette idée il s'attendrit,
De vos traits embellis il caresse l'image;
Il soupire ; on l'entend ; on se tourne, et l'on rit
Du médiocre personnage.
Vous en riez vous-même ; et vous lui préférez
Le clinquant passager de ces amants frivoles,
Qui n'expriment jamais leur amour qu'en paroles,
Et vous feront pitié quand vous les connoîtrez!
Ils sont, sur tous les points, riches en apparence,

Et pauvres en réalité.
De leur brillante nullité
Fuyez l'orgueilleuse indigence,
Et choisissez la médiocrité.

Thalès est, dit-on, le premier philosophe qui ait reconnu et enseigné l'immortalité de l'ame. Non seulement il reconnoissoit dans l'homme une ame immortelle, mais il en accordoit une aux animaux, et en supposoit une aux plantes. En effet, tout ce qui végete, vit; et tout ce qui vit doit avoir une ame, si par une ame on entend cette émanation divine, ce souffle créateur qui donne l'action à la matiere, et fait circuler dans son sein la chaleur et la fécondité. Eh quoi ! ce peuple de végétaux qui s'élevent autour de nous, qui se multiplient sous nos pas, qui couronnent le printemps des fleurs de leur jeunesse, enrichissent l'automne des trésors de leur maturité; ces brillantes familles, dont Flore et Zéphyre fécondent l'hyménée; ces nations innombrables, qui ne different de la nôtre qu'en ce que nous soumettons vainement la nature à nos loix, tandis qu'elles ne suivent d'autres loix que la nature; quoi ! tous ces êtres, qui, moins variables que nous, entretiennent plus que nous peut-être la constante harmonie de l'univers, ne participeroient point au souffle du Créateur ! Il n'auroit animé qu'une partie de son ouvrage, et n'auroit créé l'autre que pour mourir éter-

nellement ! Non : tout ce qui jaillit du foyer de la vie éternelle, emporte une étincelle d'amour et d'immortalité.

Le développement de cette idée conduit insensiblement à celle de la circulation de la matiere et de l'esprit, dont les rencontres et les associations, variées à l'infini, servent de base au système de la *Métempsycose.* Cette ingénieuse rêverie, si accréditée autrefois, et dont l'illusion séduit encore plusieurs contrées de l'univers, est peut-être la preuve la plus convaincante du besoin impérieux qu'éprouvent les êtres les plus incrédules, de reconnoître une justice suprême et de rendre hommage à la divinité.

En effet, admettons la circulation de l'esprit et de la matiere : vous voyez deux sources fécondes qui, se partageant en mille et mille ruisseaux, se cherchent, se rencontrent, se divisent, puis se réunissent, et se subdivisent pour se réunir encore. Chacun de nous, né d'une de ces rencontres fortuites, suit aveuglément le courant qui l'entraîne, sans redouter ni prévoir pour la suite ceux dont le circuit doit le conduire, au hasard, vers l'abyme des temps.

Sur cette base voilà le fatalisme établi, et le matérialisme triomphant.

Mais, entre ces deux écueils, suspendez la balance de l'éternelle justice ; soudain le système le plus immoral et le plus favorable au crime, devient l'appui des mœurs et la consolation de

la vertu. Ce n'est plus le hasard qui associe l'esprit et la matiere; c'est le créateur qui, dirigeant lui-même leur association, punit l'ame criminelle en l'enchaînant avec un être vil, chargé de tourments et d'opprobres, et récompense l'ame vertueuse en lui donnant pour asile le cœur de l'homme de bien, couronné par la gloire, caressé par l'amour, favorisé par la fortune. Dès-lors il n'est pas un seul être dont l'existence actuelle ne soit motivée par celle qui l'a précédée; pas un seul homme qui ne soit intéressé à vivre pour la vertu, afin de renaître pour le bonheur.

Ainsi notre raison peut nous tromper, mais notre conscience ne nous trompe jamais; et quelque compliqué que soit le dédale du mensonge, il n'a pas un seul sentier dont les détours n'aboutissent au chemin de la vérité.

On sait qu'autrefois chaque philosophe, outre sa doctrine générale, adoptoit une maxime particuliere, qui servoit, pour ainsi dire, d'enseigne à son école, et à ses disciples, de mot de ralliement. Celle de Thalès étoit, *Connois-toi toi-même*. De tous les préceptes, celui-ci est peut-être le plus connu et le moins pratiqué. L'indulgence, qui nous sert si mal pour autrui, est si officieuse pour nous-mêmes, que non contente de nous dissimuler nos défauts, elle nous fait voir à leur place des qualités dont notre vanité s'applaudit, mais que nous taisons par modestie. Quoi qu'il en soit, le moyen le plus

sûr de parvenir à nous connoître, seroit peut-être moins de nous étudier nous-mêmes, que d'observer en bien les êtres qui nous environnent, et d'examiner si chacune de nos observations est suivie d'un mouvement secret d'envie ou de vanité. Par exemple, vous appercevez chez votre ami le germe d'une nouvelle vertu ; à cette vue, quel est, avant toute réflexion, le sentiment involontaire qui vous anime? Est-ce l'envie? elle vous fait sentir que vous êtes dépourvu du bien que vous enviez, et vous excite à l'acquérir. Est-ce la vanité? elle vous avertit que vous possédez le germe d'une vertu supérieure, et vous exhorte à le développer. C'est ainsi que, luttant en idée contre tous ceux qui s'offrent à notre rencontre, nous parvenons à nous connoître par la comparaison individuelle de notre force ou de notre foiblesse.

C'est dans le silence et la retraite que Thalès exerçoit sa maxime favorite. Son goût pour la solitude est le plus sûr garant de sa probité ; car la solitude n'est vraiment une jouissance que pour l'homme qui, se retournant vers le passé, le parcourt d'un œil satisfait, porte sur le présent un regard paisible, et contemple l'avenir comme un horizon tranquille, éclairé par le déclin d'un beau jour.

> Ainsi notre vertu passée,
> Au moment présent retracée

L'embellit de son souvenir,
Comme notre vertu présente,
De son image consolante,
Embellira notre avenir.

Si l'on peut reprocher quelque chose à notre philosophe, c'est la froide insouciance à laquelle l'avoient amené ses réflexions mélancoliques. Il trouvoit que la vie n'avoit rien de préférable à la mort. « En ce cas, lui disoit-on, pourquoi ne « meurs-tu pas ? — Parce que la mort n'a rien de « préférable à la vie ». Cette indifférence apathique, ce froid dédain de notre existence, ne sont pas les doux fruits que l'on doit recueillir de la philosophie. *La Mélancolie est friande*, dit Montaigne, mais on doit éviter qu'elle ne dégénere en misanthropie; il faut que le sentiment l'adoucisse, et que l'amour verse une goutte de son nectar dans sa coupe quelquefois trop amere.

Chaulieu tenoit cette coupe mélangée par la sagesse et la volupté, lorsqu'à l'ombre des bocages de Fontenay, il soupiroit ainsi les souvenirs de sa jeunesse.

« Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrerent jamais
Le tumulte et l'inquiétude;

C'est toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité;

Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de son eau.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune;
Avec l'état de ma fortune,
Je mets de niveau mes desirs.

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse,
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent suspendre le cours.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumiere,
Bientôt au bout de ma carriere,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir!...

Mais je vois revenir Lisette,
Qui d'une coiffure de fleurs
Avec son teint à leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux nous laisse:
Parlons de bonheur et d'amour;
C'est le conseil de la sagesse. »

Si notre ancien philosophe n'a ni le sentiment ni les graces du philosophe moderne, son austérité est au moins adoucie par des maximes aimables et par de consolantes vérités.

« Honorez, disoit-il, chérissez la vieillesse; « vos enfants vous rendront un jour le respect « et les tendres soins que vous aurez eus pour « vos parents. » Puis, se déridant à cette image, il ajoutoit en souriant:

La belle saison des amours
Passe et disparoît comme l'ombre.
Le temps sur la fin de nos jours
Répand une lueur plus sombre.
Par nos jeux et par nos discours
Égayons la triste vieillesse:
C'est un plaisir, c'est un devoir.
De nos jours éclairons le soir
D'un petit rayon de jeunesse.

Du dieu Bacchus et de Cypris
Employons l'aimable assistance,

Pour rendre à nos anciens amis
Le sentiment de l'existence.
Faisons-leur encor du bonheur
Vuider la coupe enchanteresse;
Et vous, par un souris flatteur,
Belles, ranimez dans leur cœur
Petit souvenir de jeunesse.

Rajeunissons nos bons aïeux,
C'est la dette de la nature;
Nos enfants, quand nous serons vieux,
Nous la paîront avec usure.
Aux chagrins, aux sombres ennuis
Qui troubleroient notre vieillesse,
Ils feront succéder les ris;
Ainsi l'amour, de pere en fils,
Peut éterniser la jeunesse.

Quelquefois environné de la foule brillante des jeunes Milésiennes, il leur disoit : « L'art « de la parure consiste moins dans la recherche « des ajustements, que dans l'ornement de l'es- « prit et du cœur. »

La fleur nouvelle au matin
Avec adresse attachée,
Le soir pâle et desséchée,
Cesse d'orner votre sein:
Mais une vertu nouvelle
Aujourd'hui vous rend plus belle,
Et plus belle encor demain.

Entendoit-il quelqu'un s'expliquer légerement sur le compte de quelques amis absents, il lui imposoit silence en s'écriant : « Ayons, en l'absence de nos amis, les mêmes procédés que « nous aurions pour eux en leur présence. »

Que, malgré l'intervalle et des biens et des ans,
Au cœur de nos amis notre amitié réponde ;
Jusqu'au dernier soupir qu'ils nous soient tous présents :
Placés aux deux pôles du monde,
Les vrais amis ne sont jamais absents.

Les dieux même, dans leur colere,
Peuvent renverser les États,
Charger de fer les potentats,
Semer la discorde et la guerre,
Peser les vaincus, les vainqueurs,
Dans leur redoutable balance ;
Mais la sainte union des cœurs
Est au-dessus de leur puissance.

D'après cette maxime, on se persuade aisément que Thalès eut des amis. Le plus illustre d'entre eux fut Solon.

Ce sage avoit laissé dans Athenes un fils qu'il chérissoit tendrement, pour venir à Milet jouir auprès de Thalès des douceurs de l'amitié et de la philosophie. Il trouvoit en lui la réunion des qualités du cœur et de l'esprit, et ne lui reprochoit qu'une seule chose dans toute sa vie, c'étoit le célibat. Thalès, sentant qu'il étoit un

peu tard pour répondre directement à ce reproche, chercha du moins à l'éluder par le stratagême suivant.

Il se présente un jour devant Solon avec un voyageur arrivant d'Athenes. Solon l'interroge sur les événements qui se passoient dans cette ville. « Rien de nouveau, lui répond l'étranger, « si ce n'est la mort d'un jeune homme aimable, « dont le peuple regrette sincèrement le mérite « et les vertus. J'ai vu les principaux citoyens « d'Athenes honorer de leurs larmes sa mémoire « et ses funérailles. En pleurant sur le fils, ils « s'attendrissoient sur le sort de son pere, vieillard « vertueux, qui s'est depuis quelque temps ab-« senté d'Athenes, et doit y revenir dans peu de « jours. Jamais il n'apperçut de loin ses remparts « sans tressaillir à la vue de cette enceinte qui « renfermoit l'objet de toutes ses affections ; « chaque pas qui le rapprochoit des murs de sa « patrie, étoit un pas vers le bonheur. Hélas ! « son plus grand malheur doit être aujourd'hui « d'y rentrer ; la mort de son fils l'a rendue dé-« serte pour lui ; l'infortuné n'y trouvera plus « que la solitude et la douleur. — Pauvre pere ! « s'écria Solon : le connoissez-vous ? — Non ; « mais je sais qu'il doit mieux qu'un autre sup-« porter son malheur et s'en consoler. — Un « pere se console-t-il ! — Il est pere, mais il « est philosophe. — Que dites-vous ? Son nom ? « — Je l'ai oublié. — Ce n'est point Cléobule ?

« — Non. — Ni Bias, ni Solon, ni... — C'est lui-
« même. » Frappé du coup mortel, Solon se précipite dans les bras de son ami ; à travers les soupirs, les larmes, les sanglots, sa voix entrecoupée reproche au ciel le trépas de son fils.
« Dieu cruel, pourquoi me l'avez-vous donné ?
« — Pourquoi, lui dit Thalès avec une orgueil-
« leuse compassion, pourquoi t'es-tu marié ? —
« — Oh ! qu'il est douloureux d'être pere ! —
« Tu sens maintenant pourquoi j'ai gardé le céli-
« bat. Mais calme-toi ; ton fils est vivant ; il fait
« des vœux pour ton retour, et t'attend pour
« t'embrasser. »

Ce froid argument d'un célibataire ne put convaincre Solon, et ne convaincra jamais ni les époux ni les amants. Ils sentent tous combien il est facile de lui répondre :

Si Borée au printemps peut glacer mon jardin,
Faut-il en exiler les roses ?
C'est parce que les fleurs en ce moment écloses
Sans doute auront passé demain,
Qu'en parcourant la vie, il faut sur le chemin
Semer à chaque pas nouvelle jouissance.
Préparons le plaisir sans prévoir la douleur.
Espérons, pour jouir ; le germe du bonheur
Croît à l'ombre de l'espérance.
Mais s'il est un espoir qui de notre avenir
Embellisse la perspective,
Qui rende notre cœur plus sensible au plaisir,
Notre esprit plus ardent, notre ame plus active ;

C'est celui de nous voir un jour
Revivre dans un nouvel être,
D'y retrouver nos traits, et de les reconnoître
Embellis par sa mere, adoucis par l'Amour.
Tout finit, à la mort, pour le célibataire :
Mais pour un époux, pour un pere,
Au-delà de la tombe il est un avenir.
Il vit dans les enfants qu'il laisse sur la terre;
Il se survit encor dans le cœur de leur mere;
Et rêvant le bonheur jusqu'au dernier soupir,
Il est heureux, puisqu'il espere!

Mais pour vous convertir, il n'est pas nécessaire
De vanter la douceur des nœuds bien assortis :
Je m'apperçois, plus je vous considere,
Que je prêche des convertis.
Si devant vous, ce soir, Thalès eût entrepris
D'étaler sa morale austere,
On eût vu les époux, s'esquivant de concert,
Côte à côte, en riant, rejoindre leur demeure;
Et l'orateur, depuis une heure,
Auroit prêché dans le désert.

SOLON.

Solon naquit vers la trente-cinquieme olympiade, d'une famille illustre, mais peu fortunée. Son pere ayant consacré son modique patrimoine au secours des infortunés, ne lui laissa pour tout bien que la reconnoissance des heureux qu'il avoit faits; un pareil héritage seroit inappréciable, si l'on pouvoit y compter:

> Mais le ciel qui veut que l'on aime
> La vertu pour la vertu même,
> Permet que les secours de l'homme généreux
> N'effleurent qu'en passant le cœur du malheureux,
> Pour que le bienfaiteur trouve sa récompense
> Dans le bienfait, et non dans la reconnoissance.

Bientôt Solon entreprit de longs voyages, dans le dessein de s'instruire et de commercer; car il ne dédaignoit point la fortune. « Je desire, « disoit-il, posséder des richesses; mais je n'en « veux point d'injustement acquises, tôt ou tard « elles attirent la vengeance divine. »

Ne croiroit-on pas que ce philosophe étoit animé d'un esprit prophétique, quand il ajoutoit: « Aujourd'hui les fripons s'enrichissent, et « les honnêtes gens tombent dans la pauvreté;

« mais nous ne changerions pas nos vertus pour
« leurs richesses. La vertu est un bien invariable,
« et la richesse change de maître tous les jours. »

Il résulte de ces paroles, qui peignent les mœurs d'Athenes et les nôtres, cette vérité constante : De tous temps les méchants ont possédé l'apparence fastueuse de la félicité, tandis que les gens de bien jouissent de la modeste réalité du bonheur.

De retour dans sa patrie, Solon la trouva en proie à plusieurs partis divisés d'intérêts ou d'opinions. Chacun d'eux proposoit une forme de gouvernement et des loix différentes; et de cette multiplicité d'autorités et de principes, résultoit le gouvernement arbitraire; car plus on propose de loix, moins on les exécute.

Dans cette extrémité, comme Solon étoit le seul citoyen d'Athenes auquel tout le monde eût accordé le titre de *Sage*, on jugea qu'il étoit le seul auquel on pût conférer celui de législateur, puisque ce second titre est nul sans le premier.

Solon justifia la confiance des Athéniens, en leur donnant des loix dictées par la politique et la morale, qui, pour la premiere fois, se trouverent d'accord ensemble.

Il fit noter d'infamie ceux qui auroient refusé de nourrir leurs parents, et ceux qui, en dissipant leur patrimoine, se mettoient hors d'état de nourrir leurs enfants.

C'est l'amour paternel et l'amour filial
Qui des humains enchaîne l'existence.
L'homme de bien porte un amour égal
A ceux auxquels il doit, ou donne la naissance.
Ses bras caressants, tour à tour
Bercent la vieillesse et l'enfance,
Et son cœur se partage, à chaque instant du jour,
Entre l'amour et la reconnoissance.

Solon défendit qu'un tuteur et la mere de son pupille logeassent sous le même toit, de peur que l'amour ne compliquât les comptes de la tutelle.

Il ordonna que celui qui devoit hériter d'un mineur, fût nommé son curateur, comme étant le seul intéressé à administrer avec soin un bien qui pouvoit un jour lui appartenir.

Il voulut qu'on crevât les deux yeux à celui qui auroit aveuglé un homme borgne. Cette peine est conforme au véritable esprit du talion. En effet, la valeur de la chose perdue est relative à l'état de celui qui la perd. Pour venger réellement le pauvre chassé de sa chaumiere par le riche, il faut que la loi bannisse celui-ci de son palais, et réduise le persécuteur, comme le persécuté, à n'avoir pas un asile sur la terre.

Si le fier Musulman, qui dans sa triste cour
Possede, sans aimer, quatre ou cinq cents maîtresses,
Vient arracher à mes caresses
L'unique objet de mon amour;

Qu'importe au ravisseur que la loi le punisse
Par la perte d'une beauté ?
C'est l'estime et la volupté
Qui font le prix du sacrifice.
Une femme pour lui n'est rien,
Et la mienne étoit tout mon bien.
Ses graces, sa fraîcheur, sa jeunesse et ses charmes,
Sont les moindres trésors que mon cœur ait perdus;
Je les pleure; mais ses vertus
Jusqu'au dernier soupir feront couler mes larmes.
De moi-même c'étoit la plus chere moitié;
C'étoit l'estime, la constance,
Les doux épanchements, la tendre confiance,
Tout ce qu'a de plus pur la céleste amitié.
Chassez les beautés de l'Asie
Du sérail de mon ravisseur,
Privez ses yeux, privez son cœur
Des trésors de la Circassie;
C'est en vain que pour le punir
Vous multipliez son veuvage:
Si des mêmes vertus il ne perd l'assemblage,
S'il ne les pleure pas jusqu'au dernier soupir;
Si; portant en tous lieux leur image chérie,
Dans le néant affreux de son affliction
Il ne déteste point le fardeau de la vie;
Il n'aura pas subi la loi du talion.

Solon abolit l'usage de doter les filles en les mariant. Il voulut qu'elles n'apportassent à leurs maris que trois robes et quelques meubles. Cette loi, que les femmes trouveront injuste peut-être, leur est plus favorable qu'elles ne pensent.

Elle met leurs parents dans la nécessité de développer leurs vertus, de cultiver leur esprit, de leur donner des talents utiles et agréables, qui attirent le cœur de leurs amants et fixent l'estime de leurs époux.

Le même législateur donna le droit à tout citoyen de poursuivre en justice les vagabonds et les fainéants. Cette loi sage intéresse, non seulement le bonheur général de l'État, mais encore le bonheur individuel de chaque particulier; car si l'oisiveté est la source du malheur et du vice, le travail est celle des vertus et de la félicité.

Voyez la mere de famille
Remplissant les devoirs de la maternité;
Elle nourrit son fils et surveille sa fille,
Ordonne, agit, va, vient avec agilité;
Dans sa joyeuse activité,
Son front s'épanouit, et son visage brille
D'amour, de bonheur, de santé.

Mais, nonchalamment étendue,
Voyez cette pâle beauté
Succombant sous le poids de l'ennui qui la tue,
Ou traînant le fardeau de son oisiveté.
Les nerfs, les vapeurs, les caprices,
Paralysent son cœur, attiédissent ses sens.
Pour elle, plus d'époux, d'amis, ni de parents:
Son chien, ou son oiseau, fait toutes ses délices.
Dans ce morne abandon, les songes séducteurs,
Pour bercer ses ennuis, l'environnent d'erreurs,

Les erreurs amenent les vices ;
Et la pudeur chancelle au bord des précipices
Que la mollesse a cachés sous les fleurs.

C'est parce qu'il sentoit combien les suites de certaines erreurs sont funestes, que Solon défendit la représentation des pieces de Thespis qui n'avoient point un but moral. Un législateur, ennemi public du mensonge, ne peut tolérer la fiction qu'autant qu'elle se présente sous les traits aimables de la vertu, et qu'attirant les cœurs par cette heureuse illusion, elle leur fait chérir la réalité. Telle est l'utilité de l'art dramatique, lorsque retraçant les passions, démasquant les vices, saisissant les ridicules, peignant les caracteres et gravant les vertus, il charme, ravit, entraîne les auditeurs par ces vérités profondes et ces élans sublimes, qui font les sages et les héros.

Non seulement Solon interdisoit aux regards des hommes le dangereux prestige de l'erreur, mais il éloignoit de leur imagination l'idée des grands crimes, et ne leur en laissoit pas même soupçonner la possibilité. Quelqu'un lui demandant pourquoi il n'avoit pas établi de loi contre le parricide : « Je n'ai pas supposé, dit-il, qu'un « pareil forfait pût exister sur la terre. »

Solon, quoique législateur, fut aimé. Ce sentiment le dédommageoit des chagrins et des contradictions qu'éprouve l'homme dévoué à

contredire seul toutes les passions humaines. Aussi regardoit-il l'amitié comme l'unique trésor dont on dût s'occuper. « On compte tous les jours « ses richesses, disoit-il, et l'on ne compte jamais « ses amis! » Heureux mortel, tu en avois donc plusieurs!

Mais s'il recevoit d'eux des consolations, ce n'étoit que pour les leur rendre. Deux amis ressemblent à deux guerriers qui, blessés dans un combat, se rencontrent seuls parmi les morts, et pansent mutuellement leurs blessures. Un jour, Solon rencontrant un de ses amis plongé dans une tristesse profonde, le conduisit sur la citadelle d'Athenes; et là, lui faisant parcourir des yeux tous les édifices de cette ville florissante, il lui dit:

De cette nombreuse cité
Contemple avec moi chaque asile.
En est-il un seul habité
Par un homme heureux et tranquille?

Tes enfants peuvent te donner
Des soins et des peines ameres:
Mais le ciel a créé les peres
Pour aimer et pour pardonner.

Ton épouse est-elle souffrante?
C'est le sort de l'humanité.
Jalouse, c'est qu'elle est amante.
Parleuse, c'est vivacité.

Curieuse ? c'est une amie
Qui sent ton mal, et l'étudie
Pour en supporter la moitié.
Par un peu de coquetterie
T'auroit-elle contrarié ?
Que veux-tu ? tout nous contrarie,
A commencer par la beauté,
Mais c'est la contrariété
La plus aimable de la vie.

Par ses caprices inconstants
Le sort a changé ta fortune ?
Mais il te reste des talents
Et de vrais amis ; c'en est une
De tous les lieux, de tous les temps.
Les richesses, par nos tourments,
Souvent nous font dépendre d'elles ;
Plus heureux, tu possedes celles
Qui nous rendent indépendants.

Sur tes ouvrages la satire
A lancé ses traits odieux ?
Le meilleur parti, c'est d'en rire,
De se taire, et de faire mieux.

Dans le triste siecle où nous sommes,
Les trois quarts et demi des hommes
Sont ou méchants, ou malheureux.
Plaignons les uns, aidons les autres,
Et sur-tout rendons grace aux dieux
Quand, par bonheur, nous et les nôtres,
Sommes placés entre les deux.

Vois-tu planer sur ces demeures
Le malheur, le crime et la mort?
Tous les jours, à toutes les heures,
L'un y rentre, quand l'autre en sort.
Des consolations légeres
Sur les palais et les chaumieres
L'essaim passe, vole et s'enfuit.
Chez toi l'amour les introduit :
Ta femme, tes enfants t'attendent:
Tes nombreux amis te demandent: —
« Depuis une heure il est sorti. —
« Nous l'attendrons » C'est toi qu'on nomme,
Toi qu'on desire : Ah! viens ici;
Quand on est pere, époux, ami,
On doit se consoler d'être homme.

Le plus intime et le plus illustre des amis de Solon, fut Thalès de Milet, dont je vous ai parlé.

L'amitié de ces deux philosophes, qui, sur leur réputation, se chérissoient avant de se connoître, rappelle l'intimité touchante de *Montaigne* et de *La Boëtie*. On se plaît à comparer, à rapprocher, malgré les distances, ces modeles si rares d'une union pure et vertueuse, pour servir d'époque aux consolations humaines. Ainsi, tandis que la haine parcourt d'un vol précipité toutes les contrées de ce malheureux globe, l'amitié, planant paisiblement dans l'espace des siecles, se repose de loin en loin dans le cœur de l'homme vertueux, qui, pour consoler ses ado-

rateurs, leur apprend qu'elle est encore sur la terre.

« Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys,
« dit Montaigne (*l.* 1, *ch.* 27), je sens que cela ne
« se peult exprimer qu'en respondant : *Parce*
« *que c'estoit lui, parce que c'estoit moy.* Il y a,
« au-delà de tout mon discours et de ce que j'en
« puis dire particulièrement, je ne sçais quelle
« force inexplicable et fatale, médiatrice de cette
« union. Nous nous cherchions avant que de
« nous estre veus, et par des rapports que nous
« oyions l'un de l'aultre... Nous nous embrassions
« par nos noms : et à nostre premiere rencontre,
« qui feut par hazard en une grande feste et
« compaignie de ville, nous nous trouvasmes si
« prins, si cogneus, si obligez entre nous, que
« rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à
« l'aultre... Ce n'est pas une speciale considera-
« tion, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille ;
« c'est je ne sçais quelle quintessence de tout
« ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté,
« l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ;
« qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se
« plonger et se perdre en la mienne, d'une faim,
« d'une concurrence pareille : Je dis *perdre*, à
« la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust
« propre, ny qui feust ou sien ou mien... Nos
« asmes ont charié si uniement ensemble, elles
« se sont considérées d'une si ardente affection,
« et de pareille affection descouvertes jusques au

« fin fond des entrailles l'une à l'aultre, que « non seulement je cognoissoys la sienne comme « la mienne, mais je me feusse certainement plus « volontiers fié à lui de moy, qu'à moy. »

Il est si naturel d'aimer ceux qui savent exprimer comme on aime, qu'en écoutant Montaigne, peut-être n'en est-il pas une de vous qui déja ne remonte en idée vers le siecle où il vivoit, pour moissonner avec lui le champ fertile de l'amitié. Mais arrêtez-vous, mesdames ; cette heureuse contrée est pour vous la terre promise ; il ne vous en offre la riante perspective qu'en vous prédisant que vous n'y arriverez jamais, soit que vous conserviez votre liberté, soit que vous subissiez le joug de l'hyménée. « Quant au « mariage (dit-il, *l.* 1, *chap.* 27), outre ce que c'est « un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée « estant contraincte et forcée, dépendant d'ailleurs « que de nostre vouloir, et marché qui ordinaire- « ment se faict à aultres fins, il y survient mille « fusées estrangieres à desmesler parmy, suffi- « santes à rompre le fil et troubler le cours d'une « vifve affection : là où est l'amitié, il n'y a « affaire ny commerce que d'elle-mesme. »

D'après ce jugement sévere, il seroit difficile de dire à quel point Montaigne étoit l'ami de son épouse ; mais laissons ses intérêts pour nous occuper des nôtres.

Il me semble que ces nombreuses *fusées*, loin d'exiler l'amitié, doivent la fixer dans un mariage

bien assorti. Le feu de l'amitié s'alimente des contrariétés et des miseres humaines. Deux hommes heureux se rencontrent mille fois sans s'aimer ; deux infortunés s'aiment la premiere fois qu'ils se rencontrent. Ainsi, lorsqu'après une journée orageuse, deux époux, attiédis par l'habitude du bonheur, se retrouvent le soir les yeux baignés de pleurs et le front couvert de nuages, l'étonnement, la compassion, la crainte, la curiosité même, réveillent leur tendresse assoupie. Heureux, ils n'étoient qu'époux ; malheureux, ils sont amis. Ce monde brillant, qui souvent les entraîne et quelquefois les divise, ne sait partager que leurs plaisirs. Battus du vent de l'adversité, ils n'y ont pas trouvé même un roseau pour se soutenir : ce n'est qu'en se rapprochant qu'ils rencontrent un appui ; et désormais étayés l'un par l'autre, l'expérience et le malheur les avertissent de ne plus se séparer.

Mais, dira-t-on, si la *fusée* naît d'une cause intérieure, à qui confiera-t-on le soin de la démêler ? — A la femme. En effet, les torts proviennent, ou d'elle, ou de son mari, ou de l'un et de l'autre.

Si l'épouse a quelques torts, que de moyens n'a-t-elle pas pour réparer ou pallier sa faute, et même pour l'avouer sans compromettre sa vanité! l'art d'alléger un aveu qui pese, est un don que les femmes ont reçu de la nature ; et celles qui trahissent la vérité sont d'autant plus

coupables, qu'elles ont toujours à leur disposition les moyens de la dire sans la prononcer.

Si les torts viennent de l'époux, qui mieux que l'épouse saura les lui faire sentir, sans même les lui imputer? Il y a tel accent dont les femmes savent nous pénétrer l'ame; tel silence qu'elles rendent plus poignant que la plus mordante éloquence. Un soupir accuse le mari coupable, un regard l'interroge, un geste le confond, un sourire le condamne, une caresse le punit et l'absout.

Supposons enfin que les torts soient réciproques. De quoi s'agit-il alors? de conciliation. Or, les femmes, *et par droit de conquête, et par droit de naissance*, ne sont-elles pas les conciliatrices de l'univers? Le ciel, dit Voltaire,

> .... oui, le ciel fit les femmes
> Pour corriger le levain de nos ames,
> Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
> Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs...
> Et dans nos cœurs pénétrer pas à pas,
> Comme un jour doux dans des yeux délicats.

Je conviens qu'après un éloignement mutuel, quand il s'agit d'un mutuel rapprochement, celui qui fait le premier pas, immole à l'autre son amour-propre; et ce sacrifice n'est pas, dit-on, celui qui coûte le moins aux femmes.

Quoi qu'il en soit, je crois, malgré mon respect pour l'avis de Montaigne, que les contra-

riétés et les chagrins, étrangers ou domestiques, réciproques ou personnels, qui alterent la paix du mariage, sont les sources mêmes où les femmes doivent puiser, pour présenter à leurs époux la coupe de l'amitié.

Mais libres du joug de l'hyménée, peuvent-elles prétendre au titre d'*amie*, titre si respectable quand il est mérité? A cette question, voici ce que répond Montaigne (*l.* I, *chap.* 27): « A dire vray, la suffisance ordinaire des femmes « n'est pas pour respondre à cette conference et « communication, nourrice de cette saincte cous- « ture, ny leur ame ne semble assez ferme pour « soustenir l'estreincte d'un nœud si pressé et si « durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit « dresser une telle accointance libre et volon- « taire, où non seulement les ames eussent cette « entiere jouissance, mais encores où les corps « eussent part à l'alliance, où l'homme feust en- « gagé tout entier, il est certain que l'amitié en « seroit plus pleine et plus comble : mais ce sexe « par nul exemple n'y est encore pu arriver, et, « par le commun consentement des escholes an- « ciennes, en est rejecté. »

Que dites-vous, mesdames, de ces écoles anciennes, qui, de leur suprême autorité, vous bannissent si cruellement du domaine de l'amitié? Ne soupçonnez-vous pas que les maîtres de ces écoles, se bornant près de vous au titre vulgaire d'amant, et n'ayant jamais su désinté-

resser leurs passions, pour mériter d'être vos amis, ont rejeté sur votre cœur la faute qu'ils ne devoient attribuer qu'à leurs sens? N'est-il pas de la plus tyrannique injustice de prétendre être aimé pour soi, par les êtres qu'on n'a jamais aimés pour eux-mêmes?

O vous, qui vous attribuant exclusivement le sentiment le plus sublime dont l'homme puisse s'enorgueillir, en avez dérobé le titre aux femmes, sans leur en ravir la possession, que n'avez-vous vécu parmi nous au moment où le chaos des passions humaines confondoit dans le même abyme et les vainqueurs et les vaincus, et les victimes et les sacrificateurs; où le crime triomphant et l'audace effrénée avoient condamné l'humanité au silence et la vertu au néant! Persécutés vous-mêmes (car vous étiez vertueux), chargés de fers, et menacés du glaive de vos tyrans, cherchant parmi les compagnons de votre captivité quelque adoucissement à vos peines, et n'y trouvant que l'âpre ressentiment de leurs propres miseres, réduits à n'avoir plus un ami sur la terre, plongés enfin dans ce morne découragement qui suit le malheur et l'abandon, vous eussiez entendu sous les murs de votre prison une voix, aussi douce que celle de l'Espérance; les effets eussent toujours suivi de près les promesses. Tantôt par mille détours ingénieux les secours seroient parvenus jusqu'à vous, sans vous laisser même entrevoir la main qui

vous les présentoit : tantôt, cédant au pouvoir magique de la jeunesse et de la beauté, vous eussiez vu les portes de fer s'entr'ouvrir ; et l'humanité, sous les traits de la modestie, regardant vos fers d'un œil timide, les brisant d'une main hardie, vous arracher à la rage muette de vos bourreaux consternés, et n'ambitionner pour prix de ce service que le bonheur de contempler la surprise et de partager les larmes de votre famille. Peut-être alors, détrompés par la raison, éclairés par la reconnoissance, vous vous seriez écriés : « Quand la terreur et « la haine ont envahi le cœur des hommes, c'est « dans celui des femmes qu'il faut chercher le « courage et l'amitié. »

On accuse l'amour d'être aveugle ; Solon auroit pu en accuser l'amitié. Ses amis, pour le récompenser de ses loix sages et de ses vertus, voulurent l'élever au trône; il éluda cette preuve de leur amitié, et leur répondit : « C'est un beau « pays que la Royauté ; mais je n'y vois point « d'issue. »

Aussi-tôt il assembla les citoyens d'Athenes, leur fit prêter serment d'observer ses loix pendant cent ans ; puis il alla visiter Thalès, parcourut l'Égypte, et se rendit à Sardes, capitale de Lydie, où Crésus l'attendoit depuis longtemps.

Solon apporta au milieu de cette cour fastueuse une simplicité de mœurs et une franchise

qui lui attirerent bientôt le mépris du prince et la haine de ses favoris. Le roi, entouré de tout le faste de ses courtisans, et paré de vêtements étincelants d'or et de pierreries, fit paroître devant lui le philosophe, et lui demanda s'il avoit vu jamais un plus beau spectacle. « Oui, « répondit Solon; les paons et les faisans m'ont, « comme vous, ébloui par la richesse de leur « vêtement; mais ils n'en doivent l'éclat qu'à la « nature. » Cette réponse déplut au prince, et choqua sur-tout les femmes de sa cour, excepté les plus jeunes, qui, n'ayant pas besoin de parure pour être jolies, trouverent, en se regardant, la comparaison bizarre, mais supportable.

Cependant, comme on veut, à quelque prix que ce soit, obtenir le suffrage d'un philosophe, non parce qu'on estime son mérite, mais parce qu'on craint sa réputation, Crésus, pour émouvoir l'indifférence de Solon, fit étaler à la fois sous ses yeux l'immensité de ses richesses, et lui demanda, non pas *s'il le trouvoit heureux*, mais s'il ne le trouvoit pas *le plus heureux des hommes;* car observez que, dans la médiocrité, l'on desire être heureux seulement, mais que dans l'opulence on veut paroître *plus heureux* que les autres. « Tellus, lui répondit Solon, « fut plus heureux que vous. Simple bourgeois « d'Athenes, à l'abri de la pauvreté, aimé d'une « épouse chérie, entouré d'enfants vertueux,

« estimé de ses concitoyens, il mourut en com-
« battant pour sa patrie. — Mais au moins, après
« Tellus, ne suis-je pas le plus heureux des mor-
« tels ? » Observez encore que l'orgueil, qui d'abord s'empare du premier rang, transige aussi-tôt pour descendre au second, de peur d'arriver au dernier. Comme il ne regarde qu'au-dessous de lui, il consent volontiers à baisser la tête, pourvu qu'il apperçoive quelqu'un à ses pieds; et Crésus cede le pas à un simple bourgeois d'Athenes, afin de l'obtenir lui-même sur le reste des humains. Solon n'eut pas la complaisance de le lui accorder. Il fit passer devant lui Cléobis et Biton, qui dans une fête solemnelle, après avoir traîné jusqu'au temple le char de leur mere au milieu des acclamations et des transports de leurs concitoyens attendris, s'endormirent paisiblement d'un sommeil éternel, et laisserent à la postérité le modele de la piété filiale. A ces mots, Crésus réduit au silence, le traita d'insensé, et les courtisans répéterent qu'il étoit fou. Ésope, qui étoit alors à la cour de Crésus, crut devoir conseiller à Solon de parler au peuple la langue du pays. « Il faut,
« lui dit-il, ou n'approcher point des rois, ou
» leur dire des choses agréables. — Il faut, ré-
« pliqua Solon, ou leur dire des choses utiles,
« ou ne les point approcher. »

Si ce précepte étoit mis en pratique, les rois

congédieroient leur cour. Un ami leur suffiroit pour les éclairer ; pour les tromper, mille flatteurs leur suffisent à peine. La vérité ne leur coûteroit rien, et le mensonge les ruine.

Crésus n'offroit que trop la preuve de cette triste vérité : tandis qu'il se plongeoit avec ses favoris au sein de la débauche et de la volupté, le peuple et les citoyens les plus estimables de son empire languissoient dans l'indigence, et traînoient en murmurant le fardeau de leur adversité. Privés dans la vieillesse du fruit de leurs longs travaux, ou dépouillés en naissant de l'héritage de leurs peres, ils étoient réduits à mendier à la porte de leurs anciens esclaves, qui, gorgés de la substance et souillés du sang de leurs maîtres, promenoient en triomphe, sur des chars rapides, l'impudence et la scélératesse. Ces reptiles, encore dégoûtants de la fange d'où ils étoient sortis, s'attachoient à chaque branche du gouvernement, et tarissoient jusque dans leur source les principes de la végétation.

Au milieu de la capitale de Lydie étoit un palais somptueux, qu'un ancien favori de Mars et de Vénus avoit élevé, aux frais de la victoire, en l'honneur de la Volupté. C'est là qu'à la lueur de mille flambeaux les Lydiennes se rassembloient pour rendre hommage à la déesse. Malgré les gémissements des malheureux qui environnoient le temple, peut-être eût-on sup-

porté patiemment la pompe des mysteres qui s'y célébroient, si les Graces y eussent présidé sous les auspices de la décence, et plus encore si les prêtresses eussent pu s'entretenir le soir des infortunés qu'elles avoient assistés dans la journée. Mais le luxe ingénieux et l'indécence recherchée de leurs vêtements, prouvoient assez qu'elles n'avoient préparé de vêtements pour personne. Le travail de plusieurs jours leur avoit à peine suffi pour préparer les piéges de l'artifice et le poison de la corruption. Un léger tissu, plus indécent que la nudité même, dessinoit des formes et trahissoit des contours que la pudeur couvre d'un voile, et que la coquetterie même dissimule, tant qu'elle n'est point d'accord avec la dépravation. Tantôt on se croyoit transporté sur les montagnes de Thrace, au milieu de ces prêtresses errantes qui, couvertes du lierre et des pampres de Bacchus, exhaloient en son honneur leur délire et leurs transports ; tantôt, entourées de casques et d'épées, on s'imaginoit les voir au milieu d'un camp, et considérant de plus près les traits et la stature des guerriers, on étoit tenté de croire que Mars, pour grossir son armée, avoit enrôlé toute la milice de Vénus ; tantôt on croyoit voir, au milieu des rochers, bondir la troupe farouche des jeunes habitantes du désert. Les gémissements de la douleur, les larmes de la misere, les cris du désespoir,

s'unissoient vainement pour les attendrir : un sourire de l'amour suffisoit pour les apprivoiser. Enfin, au milieu de cette bruyante illusion, on appercevoit de tous côtés des bacchantes, des guerrieres, des sauvages, et pas une femme; car il n'y a de femme que dans les lieux où résident l'humanité, la décence et la pudeur.

A la vue de ce débordement général de licence et d'immoralité, Solon, persuadé que les mœurs sont la base sur laquelle repose la stabilité des empires, présagea la chute prochaine du trône de Crésus, et quitta sa cour en lui disant : « Le « bonheur vous a suivi jusqu'ici; il vous accom- « pagne aujourd'hui, et semble vous précéder « dans l'avenir ; mais *n'appelons personne heu- « reux avant sa mort.* »

Peu de temps après, Cyrus renversa l'empire de Lydie et s'empara de la capitale, au milieu de laquelle il condamna Crésus à périr sur un bûcher. Au moment où la flamme commençoit à s'élever, ce prince infortuné, avec l'accent douloureux et terrible du repentir et de la vérité, s'écria plusieurs fois : « Solon! Solon! » Un spectateur s'étant informé quel étoit ce dieu ou ce génie qu'il invoquoit avec tant d'ardeur, Crésus lui rapporta ses entretiens avec le philosophe. A ces mots, le vainqueur, frappé de l'instabilité des prospérités humaines, et touché d'un malheur qui pouvoit devenir le sien, fit grace au

vaincu, et le consulta souvent comme plus éclairé que lui-même, puisqu'il étoit instruit à l'école du malheur. En effet, c'est le malheur qui fait les hommes.

Cependant Solon eut la douleur de retrouver encore Athenes déchirée par de nouvelles factions. Ses loix tomboient en désuétude, et la tyrannie commençoit à fermenter; car les tyrans naissent au moment où les loix expirent.

Dans cette extrémité, le législateur, suivant sa maxime, donna toujours au peuple, non pas les conseils les plus agréables, mais les avis les plus utiles. Il fut, selon l'usage, payé de sa franchise par l'estime des gens de bien et l'aversion de la multitude. Pisistrate, en la flattant avec adresse, s'en faisoit adorer; et soutenu par la faveur populaire, il s'élevoit à grands pas vers la tyrannie. Solon, parent et ami de l'usurpateur, se présente à l'assemblée du peuple en s'écriant : « Athéniens, ne rougissez-vous pas de « voir un homme seul plus sage et plus coura- « geux que vous? plus courageux que ceux qui « voient les intrigues de Pisistrate sans oser les « dévoiler, plus sage que ceux qui en sont les » témoins sans les appercevoir? » Les Athéniens, pour prouver à Solon qu'il n'étoit pas plus sage qu'eux, le déclarerent fou. Ce titre lui fut donné par eux pour la seconde fois; parce qu'ils furent les seconds auxquels il dit publiquement la vérité.

Le lendemain Pisistrate fut roi. Aussi-tôt Solon, déposant ses armes au pied des murs du sénat, sortit d'Athenes en s'écriant : « Adieu, ô ma « patrie, j'emporte en te quittant la consolation « de t'avoir seul aidée de mes secours et de mes « conseils. »

SOCRATE.

La Grece, depuis plusieurs siecles, enfantoit chaque jour des artistes, des philosophes et des héros. Il ne manquoit plus à sa gloire que d'avoir produit un véritable sage.

Minerve, protectrice d'Athenes, réservoit cet honneur à l'heureuse contrée où, pour la premiere fois, elle avoit fait croître l'olivier. Elle s'arrête dans un village de l'Attique, entre dans l'atelier d'un sculpteur nommé Sophronisque, et couvrant de son égide un jeune enfant que son épouse tenoit entre ses bras, elle souffle dans son cœur l'amour de la véritable gloire, qui consiste dans la vertu, et lui dit avec un sourire céleste et maternel : « N'envie point, « mon fils, la renommée de mes plus illustres « favoris. Homere, Praxitele, Sophocle, Mil- « tiade, furent les plus grands hommes de la « Grece : seul plus grand qu'eux tous, tu seras « *Socrate.* »

Cette voix, qui dès le berceau lui prédit sa grandeur future, l'avertit secretement dans la suite des périls qui le menaçoient, et du parti qu'il avoit à prendre dans les occasions difficiles. Il se louoit toujours d'avoir suivi ses conseils, et l'appeloit son *Génie familier.*

On prétend que ce génie fut particulier à Socrate. Loin d'adopter cette opinion, je serois tenté de croire qu'il n'existe pas un seul être raisonnable qui n'ait son bon et son mauvais Génie. Vous sur-tout, vous, prodiges inconcevables de force et de foiblesse, de vertus et d'erreurs, d'inconséquences et de raison, conseillées et guidées tour à tour par vos deux Génies familiers, parfois vous écoutez la sagesse et suivez la folie. Mais, lorsque résistant aux séductions de la folie, vous réglez sur les conseils de la sagesse vos paroles et vos actions, quel est le philosophe ou le héros qui ose comparer sa conduite à la vôtre? quel est l'orateur dont l'éloquence égale la force et le charme pénétrant de vos discours? Dès que vous écoutez votre bon Génie, vous devenez vous-mêmes notre Génie tutélaire.

Dans ces jours orageux où l'ardente jeunesse
Se précipite au milieu des dangers,
L'adolescent plein d'une ardente ivresse,
Égaré par ses sens, trahi par sa maîtresse,
Environné d'amis légers,
Attiré par l'espoir, repoussé par la crainte,
Rencontrant la douleur à côté du plaisir,
En vain des passions veut fuir le labyrinthe,
Il a perdu le fil, qu'il ne peut ressaisir.
Où rencontrer des cœurs délicats et sensibles
Pour cet aveu qui pese à sa candeur?

Ah ! c'est pour les aveux pénibles
Que le ciel nous donne une sœur !
Bientôt la sienne, avec prudence,
Pénétrant ses chagrins, lui sauve adroitement
La moitié de la confidence.
Déja, pour ménager un raccommodement,
Sa tendresse a fléchi l'austérité d'un pere.
La faute est grave ; mais elle fut passagere :
On ne s'en souvient plus, c'est l'erreur d'un moment.
Heureuse erreur, tu fais le bonheur de sa vie !
Que de ses vains plaisirs le cortége trompeur
Revienne le tenter, il embrasse sa sœur,
Et fort d'un tel appui, fierement il s'écrie :
« Épuisez sur mon cœur les traits les plus puissants,
« Je ris de vos efforts et brave vos accents ;
« Je suis avec mon *bon Génie.* »

L'honnête homme, suivant avec sécurité
Le sentier de l'honneur, chancelle et tombe au piége
Où l'attend la malignité.
Soudain de toutes parts l'injustice l'assiége,
Du rang qu'il occupoit il est précipité
Par l'intrigue et la jalousie.
L'honneur, de tous ses biens seul qui lui soit resté,
Est flétri par la calomnie.
C'en est trop ! la douleur égare sa raison ;
Sans l'honneur, qu'est-ce que la vie ?
Ah ! la vie est un bien, tant qu'on a cette amie
Dont l'amour embellit notre jeune saison,
Dont la douce gaîté, dont l'aimable sagesse
Ramene, en souriant, la paix dans la maison.

Sa femme a dans ses yeux démêlé sa tristesse:
« Mon ami, vous souffrez.—Qui! moi?—Vous-même.—Non.
« —Qu'avez-vous?—Rien.—Parlez!—J'ai perdu ma fortune.
« — Plus d'un homme d'honneur subit le même sort,
« Mais nous nous aimons, c'en est une
« Qu'on ne peut nous ravir... Vous soupirez encor?
« — On m'ôte mon état, on me ravit la place
« Que j'occupois avec honneur. —
« Eh! qu'importe cette disgrace?
« N'avez-vous pas toujours la même dans mon cœur?
« Plus que tous les emplois la vertu vous décore:
« De ce titre sacré toujours vous jouirez:
« C'est le vice qui déshonore,
« Et vos persécuteurs sont seuls déshonorés.
« Vous connoissez le monde; oubliez son injure,
« Venez aux champs; c'est là qu'est la volupté pure.
« Quand des bras maternels l'enfant s'est échappé,
« Il se croit plus heureux: mais dès qu'on l'a trompé,
« Il revient à sa mere, et l'homme à la nature:
« Venez donc. » Il la suit. Seul à l'ombre des bois,
Trouvant son bonheur en lui-même,
Heureux d'être estimé de la femme qu'il aime,
Si l'ambition quelquefois
Ose encor murmurer, il étouffe sa voix:
« Orgueil, qui fis long-temps le tourment de ma vie,
« Grandeurs, qui ne donnez que des biens superflus,
« Qui desséchez le cœur et nourrissez l'envie,
« Taisez-vous; je n'écoute plus
« Que la voix de mon *bon Génie*. »

Mais si, dans ces occasions et dans mille autres, nous trouvons en vous, mesdames, notre Génie

consolateur, vous en avez un vous-mêmes dont l'inspiration ne vous trompe jamais : c'est cette voix intérieure, qui, loin du trouble des passions et du tumulte des plaisirs, se fait entendre à vous dans le calme des sens et le silence de la retraite. Écoutez-la, lorsque vous sortez de ces cercles éblouissants, où la vanité brille aux dépens de la décence, elle vous dira :

Vous fréquentez beaucoup Doris,
Et vous négligez Célimene.
Il est vrai que Doris entraîne,
Par ses brillants travers, les trois quarts de Paris.
Célimene est prudente, et n'a que des amis.
Chez l'une, vous trouvez et l'Amour et les Ris;
Chez l'autre, l'Amitié vous donne la migraine.
En effet, quel mortel tourment !
Toujours de la conduite et du raisonnement !
Toujours de la philosophie,
Et, qui pis est, du sentiment !
Du manteau de Socrate affubler la folie,
Savoir ce que l'on dit, s'ennuyer sensément,
Et bâiller vertueusement;
C'est bien la peine assurément
D'être jeune, aimable et jolie !
Chez Doris, on respire; on déraisonne au moins.
Tout ce qui passe par la tête,
Tout ce qui plaît est bien. Fait-on une conquête?
C'est un triomphe; on a vingt rivaux pour témoins.
L'Amour est sans façon; le Plaisir est commode;
Les Graces, la Raison, tout est en négligé.

Ajoutez à cela qu'on devient à la mode
Sitôt que chez Doris on se voit engagé.
C'est le jardin d'Alcine et le palais d'Armide;
C'est le centre des arts, c'est le temple de Gnide;
Courez; vous êtes jeune, hâtez-vous de jouir,
Méprisez les censeurs, bravez la renommée...
Mais vous voulez dans peu vous établir,
Et prétendez au bonheur d'être aimée:
Mais vos attraits vont bientôt se ternir,
Et vous aurez alors besoin d'être estimée.
Jeune et jolie, on passe avec légereté
Sur ce que vous pensez et sur ce que vous faites;
On ne voit que ce que vous êtes:
Mais plus tard, on s'informe avec sévérité
De ce que vous avez été.
Honnête, dira-t-on; mais c'étoit peu de l'être,
Il falloit encor le paroître.
Vous avez autrefois bravé l'opinion,
Qui se venge et vous perd de réputation.
Prévenez ce malheur; l'honneur vaut bien la peine
De s'ennuyer un peu. Doris va réunir
Un cercle merveilleux dont vous serez la reine:
Célimene, ce soir, vous invite à venir
Avec quelques amis: lequel des deux choisir?
Vous redoutez l'ennui; vous aimez le plaisir:
Ah! bien plus que l'ennui craignez le repentir;
Allez bâiller chez Célimene;
Il vaut mieux bâiller que rougir.

Mais je m'apperçois, mesdames, que votre Génie me fait oublier celui de Socrate. Pardon-

nez-moi cette digression ; c'est le défaut ordinaire des moralistes.

De tous les philosophes de l'antiquité, Socrate est presque le seul qui fut guerrier. A la bataille de Délium, il sauva la vie au célebre Xénophon, l'admit au nombre de ses disciples, et en fit un guerrier philosophe, titre aussi rare que précieux pour l'humanité. L'année suivante, après avoir fait des prodiges de valeur, il arracha des mains de l'ennemi vainqueur le jeune Alcibiade, percé de plusieurs coups, étancha son sang, ferma ses blessures, le ramena en triomphe dans les murs d'Athenes, et lui fit décerner le prix de courage que lui-même il avoit mérité.

Alcibiade fréquenta l'école de son bienfaiteur ; mais laissant à Socrate la sévérité de sa morale, et n'empruntant de lui que le charme de la persuasion, il devint l'homme le plus aimable et le plus dangereux de son siecle. Je vous parlerai dans la suite de ce guerrier, presque aussi redouté de ses ennemis que redoutable pour vous, mesdames, qui, sans approuver ouvertement l'immoralité de sa conduite, avez tant d'indulgence pour ses défauts séduisants, que s'il renaissoit parmi nous, Alcibiade seroit aujourd'hui votre héros, comme il fut autrefois celui des Athéniennes. Mais revenons à son maître.

Dès que Socrate se fut voué au bonheur de sa patrie, il résolut de ne plus la quitter. Loin

de consacrer plusieurs années à voyager pour connoître les mœurs étrangeres, il crut que toute sa vie lui suffiroit à peine pour connoître les mœurs de ses concitoyens. Socrate avoit raison : les fruits du bonheur sont par-tout les mêmes, mais sa culture varie suivant le sol sur lequel on le fait germer, et la température sous laquelle on veut l'acclimater. Chaque pays a, pour ainsi dire, son bonheur indigene : il n'est pas une ville, pas une famille même, qui n'ait le sien; et comme le philosophe qui veut rendre sa patrie plus heureuse, découvre dans ses habitudes, ses opinions et ses mœurs, la source de sa félicité naturelle, et ne va pas au loin lui chercher un bonheur étranger; ainsi la mere qui veut le bonheur réel de ses enfants, concentre ses études et ses observations dans le cercle de sa famille. Elle ne recueille point dans les cercles brillants l'art superficiel de paroître heureux, ni dans les sociétés savantes le secret futile d'analyser le bonheur. Elle se garde bien de prendre pour modeles de sa conduite, les femmes que l'on vante le plus, convaincue que les plus heureuses sont celles dont on parle le moins. Elle évite les régions inconnues de la philosophie, persuadée que la philosophie ne vaut pas la bonne nature, et que la nature est la philosophie des meres. Elle ne lit que dans le cœur de ses enfants, n'étudie que leur caractere, et n'analyse que leurs passions. Sûre de ces premieres

connoissances, elle proportionne leurs vertus à leur énergie, leurs talents à leur conception, leurs travaux à leurs forces, leurs desirs à leur fortune, et compose ainsi la félicité de tous du bonheur de chacun.

Mais pour instruire ceux qu'elle veut rendre heureux, elle joint toujours l'exemple aux préceptes; et c'est ainsi que Socrate instruisoit ses concitoyens. Il leur avoit donné dans les camps l'exemple de la valeur; il leur offrit dans Athenes celui du véritable héroïsme.

Le courage le plus sublime n'est pas toujours celui que la victoire accompagne et que publie la renommée. Le guerrier qui, dans le feu de l'action, excité par l'exemple, animé par l'honneur, brave un instant le trépas pour atteindre à la gloire, souvent dans le silence des affaires et le calme des délibérations, hésite à la vue du parti périlleux qu'il doit prendre, et cede à la crainte d'un danger que n'environne plus l'appareil du triomphe.

« La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille. »

Et telle fut celle de Socrate. Élevé au rang de sénateur, il avoit à juger quelques généraux proscrits par la multitude : en vain la victoire parloit en leur faveur, la voix populaire s'élevoit pour les condamner. La loi les absolvoit; et le peuple, pour l'éluder, proposoit une loi nouvelle. Mais Socrate, convaincu que la loi,

immuable de sa nature, ne peut fléchir devant l'homme, né pour fléchir devant elle, rejeta le décret que lui présentoit une populace effrénée; et tandis que les autres sénateurs cédoient aux menaces et aux cris séditieux, réunissant en lui seul le courage et la dignité du sénat, d'un front calme et d'une voix ferme il proclama publiquement l'innocence de ceux que la loi n'avoit pas déclarés coupables.

Mais si le vrai courage se fait admirer dans ces circonstances décisives, où, seul contre tous, il résiste, combat et triomphe pour la justice, peut-être est-il plus admirable encore lorsque, assailli par la multitude renaissante des contrariétés domestiques, il n'oppose à leur infatigable importunité que le calme de la patience et le sourire de la résignation. Socrate, au sénat et dans les camps, fut un grand homme sans doute; mais c'est dans son ménage qu'il fut vraiment un héros.

Ce philosophe épousa, dit-on, deux femmes. La premiere, nommée Myrthon, étoit fille d'Aristide le Juste. Il étoit naturel qu'il se formât une alliance entre la justice et la sagesse. Il paroît que cette premiere épouse rendit Socrate heureux, car les historiens n'ont pas dit le contraire. Or, si, malgré le mal qu'on nous dit d'une femme, nous devons souvent bien penser d'elle, à plus forte raison devons-nous en croire du bien, quand on ne nous en a pas dit de mal.

Il seroit difficile de juger avec la même indulgence Xantippe, seconde femme de Socrate. La violence et l'aigreur de son caractere ne purent jamais être adoucies par l'inaltérable patience de son époux. Ce philosophe, pendant ces fréquents orages, ne ressembloit point au rocher sourcilleux, dont l'immobile résistance irrite la fureur des vagues qui se brisent à ses pieds; c'étoit un pilote expérimenté, qui, sûr de son vaisseau, louvoyoit tranquillement au milieu des aquilons, pour reprendre gaîment sa course au premier retour des zéphyrs. Loin d'en vouloir à son épouse, il lui savoit gré de son humeur, et lui en témoignoit souvent sa reconnoissance. « Grace « à vous, disoit-il, je m'accoutume à trouver toutes « les contariétés légeres, toutes les femmes douces, « tous les caracteres supportables. » C'est ainsi qu'il étoit parvenu à maîtriser toutes ses passions, au point de les comprimer subitement au moment même de leur explosion. Son esclave l'ayant grievement offensé, Socrate irrité s'élance sur lui, leve le bras, puis s'arrêtant soudain: « Ah! dit-il, si je n'étois en colere!... » Cependant, peu satisfait de cet empire sur lui-même, il prioit encore ses amis de l'avertir aussi-tôt qu'ils verroient son front rougir ou ses traits s'altérer.

Si la véritable amitié existoit encore parmi nous, le plus précieux de ses bienfaits seroit cette franchise mutuelle, qui, nous avertissant

des premiers symptômes des maladies de notre ame, nous aideroit à en prévenir les suites, et par la confiance nous conduiroit à la perfection.

Quel tableau plus intéressant que celui de plusieurs jeunes amies, qui, à cet âge où toutes les sensations enfantent des desirs, tous les desirs des passions, se retiendroient mutuellement à chaque pas sur cette pente rapide qui commence la carriere de la vie! Le regard fixé l'une sur l'autre, elles approchent tour à tour en se tenant toutes par la main. Voyez-vous comme le pied de la premiere sonde timidement le sentier perfide. Le terrein fuit; elle chancèlle, ses compagnes la soutiennent. Elles avancent ensuite, glissent à leur tour, et sont retenues par elle. Enfin, entrelaçant leurs bras, se pressant toutes étroitement, et réunissant leurs forces pour résister à la rapidité du penchant qui les entraîne, elles arrivent pas à pas à ce chemin facile, applani par l'expérience, fréquenté par le plaisir, mais éclairé par la raison.

C'est à la lueur de son flambeau que Socrate, après cinquante ans d'étude et de méditation, découvrant enfin le vaste domaine de la science et de la morale, et comparant à ces immenses trésors le peu de connoissances qu'il avoit acquises, s'écria :

« Ce que je sais le mieux, c'est que je ne sais rien. »

Ne trouvez-vous point cette découverte étrange, vous qui, dès l'âge de vingt ans, portant légerement le fardeau de la science et de la philosophie universelles, vous trouvez initiés, par révélation sans doute, dans les secrets les plus profonds des arts et de la nature? Hâtez-vous de jouir des applaudissements éphémeres de quelques esprits superficiels, qui vous déferent sur parole le sceptre du génie. Un jour, instruits par la raison et l'expérience, vous-mêmes rirez de votre empire et de vos sujets; vous commencerez à douter; et vous saurez enfin quelque chose lorsque, parvenus à l'âge de Socrate, vous croirez ne rien savoir.

Ce philosophe, après avoir apprécié toutes les connoissances humaines, en conclut que la seule science nécessaire à l'homme est celle de ses devoirs, et que le soin de l'en instruire est de toutes les occupations la plus utile et la plus honorable.

Convaincu de cette vérité, il s'appliqua constamment à l'étude et à l'enseignement de la morale, dont les principes étoient méprisés ou plutôt ignorés de ses prédécesseurs.

Il établit, pour base de sa doctrine, l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de l'univers. Invisible et présent en tous lieux, il se montre par-tout dans ses ouvrages:

« Les cieux instruisent la terre
« A révérer leur auteur. »

Parmi toutes ces créatures, l'homme est l'objet de sa prédilection. C'est à lui seul qu'il a permis de le connoître, et qu'il a fait le présent souvent funeste, mais toujours précieux, de la raison. Séparé de nous par une distance infinie, sa bonté remplit l'intervalle; et nos cultes divers, nos différentes religions ne sont que les expressions variées de notre reconnoissance. Mais l'hommage le plus réel que l'homme puisse lui offrir, consiste dans l'exercice des devoirs pour lesquels Dieu l'a placé sur la terre.

Qu'en laissant à chacun sa libre opinion,
La vertu soit sur-tout notre religion.
Elle seule aux humains n'est jamais étrangere;
Son culte est, en tous lieux, le même sur la terre;
Et l'encens le plus pur qu'on offre au Créateur,
Consiste dans le bien qu'on fait en son honneur.

Mais quel est-il ce principe éternel de toutes les choses créées? Socrate, qui n'exprimoit jamais que ce qu'il avoit bien conçu, se contenta de croire et d'adorer un Dieu :

Être consolateur, que le cœur peut sentir,
Mais que jamais l'esprit ne pourra définir.

Ces principes éprouvoient beaucoup de contradictions. Comme les mœurs des Athéniens commençoient à se corrompre sous Périclès, il existoit dès-lors au milieu d'Athenes, comme il

existe aujourd'hui parmi nous, plusieurs athées de profession. Ceux-ci, opposant le sophisme à la philosophie de Socrate, lui faisoient souvent les objections suivantes:

S'il n'existe qu'un Dieu pour tous tant que nous sommes,
S'il doit seul attirer notre encens et nos vœux,
Pourquoi l'Olympe est-il peuplé de demi-dieux? —
Parce que les vertus, les bienfaits des grands hommes,
A la divinité les ont fait ressembler. —
Mais à nos yeux ce dieu devroit se dévoiler. —
Eh! n'est-il pas par-tout? par-tout sa bonté brille:
C'est un pere, toujours présent à sa famille,
Et qui de tous ses dons se plaît à la combler. —
Pourquoi donc laisse-t-il tant de mal sur la terre? —
De vous seuls vient le mal. La raison vous éclaire:
Que son flambeau vous guide; il conduit au bonheur.
Mais vous fermez les yeux, et courez au malheur,
Est-ce à Dieu, répondez, que l'homme doit s'en prendre?—
Avec cette raison, comment concilier
La croyance d'un dieu qu'on ne sauroit comprendre?—
Eh! l'ouvrage jamais comprit-il l'ouvrier?
Si l'un, pourtant, n'a pu subsister que par l'autre,
L'existence de dieu résulte de la vôtre!
Songeons à l'adorer, non à le concevoir.
Tout offre à nos regards ses traits et son pouvoir:
Que dis-je? ils sont gravés dans notre conscience.
L'honnête homme le sent, et chérit sa présence.
Dieu sur la terre aussi se complaît à le voir;
Il soutient sa vertu, lui trace son devoir,
Et contre les méchants affermit sa constance.
Sans lui, plus d'avenir, et plus de récompense.
D'un côté, le néant! et de l'autre, l'espoir!

Choisissez... Votre esprit peut-être encor balance ;
Mais votre cœur vous crie : embrassez l'espérance !

Socrate, ferme dans ces principes, et persuadé que le Génie créateur et conservateur du monde est la source unique de tous les biens, ne s'occupa point à rechercher quelle est celle des maux ; mais s'appliquant à connoître la nature du bien et du mal, qui font le bonheur ou le malheur de la vie, il établit sur cette distinction la base de sa morale universelle.

Le bonheur est le bien-être permanent : repos sur le passé, tranquillité sur le présent, sécurité sur l'avenir. Tout ce qui porte la plus légere atteinte à ce calme précieux, est essentiellement contraire au bonheur. La coquetterie, par exemple, défaut superficiel en apparence, détruit nécessairement le bonheur des femmes, puisque la coquette regrette le passé, s'inquiete du présent, et tremble pour l'avenir. La fortune, les honneurs, la puissance, ennemis naturels du repos, ne peuvent être amis du bonheur. Le plaisir même, qui lui ressemble si bien qu'on le prend quelquefois pour lui, n'est souvent qu'un étranger qui, s'introduisant parmi la jeunesse, les graces et les vertus, vient mettre le trouble dans la famille.

Tous les hommes se plaignent de ce que le bonheur n'existe point sur la terre. Peut-être existeroit-il pour eux, s'ils ne le faisoient point consister exclusivement dans le plaisir. Le plaisir

n'est qu'une légere partie du bonheur ; et la marque la plus certaine à laquelle on puisse les distinguer, c'est que le plaisir n'occupe qu'une portion de nous-mêmes, tandis que le bonheur s'empare de notre être tout entier.

Si d'une voix enchanteresse
Vous écoutez les doux accents,
Sa mélodie en tous vos sens
Porte le plaisir et l'ivresse.
Mais qu'en ce moment votre cœur
Palpite à la voix d'une amie,
Vous oubliez la mélodie :
L'une est plaisir, l'autre est bonheur.

Si d'une attachante lecture
Vous goûtez le style enchanteur,
Votre esprit s'attache à l'auteur
Qui sait lui peindre la nature.
Mais qu'une lettre à votre cœur
Par l'amitié soit adressée,
De l'ouvrage adieu la pensée :
L'une est plaisir, l'autre est bonheur.

C'est afin d'arriver plus sûrement au bonheur, que Socrate avoit pris l'ordre pour base de sa conduite, et la décence pour regle de ses actions. Fidele à ce principe jusque dans les moindres détails de sa vie, il vouloit que l'arrangement régnât dans sa maison et dans tout son extérieur. Son habitation et ses vêtements annonçoient la médiocrité de sa fortune ; mais la pro-

preté leur donnoit un lustre préférable à celui de la richesse.

Il y a dans l'honnête simplicité je ne sais quel charme tranquille, qui repose les yeux fatigués du désordre de la magnificence. Une maison simple, mais bien ordonnée, vous fait sentir que l'on y sait jouir du peu que l'on y possede. Un palais brillant d'un luxe désordonné, vous annonce que l'on y possede tout, et qu'on n'y jouit de rien.

Dans la premiere demeure, que la maîtresse se présente; vous retrouvez sur son front, dans sa parure, et jusque dans ses discours, la décence et l'ordre qui regne dans son ménage. Chaque ajustement est à sa place; chaque pensée est juste, chaque parole est dite à propos. Ses enfants assis près d'elle, ont la vivacité et non la turbulence de leur âge : ils parlent peu, et répondent quand on les interroge. Ils savent déja quelque chose, parce qu'ils n'ont pas encore tout appris; et retiennent tout ce qu'ils savent, parce qu'ils entendent le peu qu'ils apprennent. Tous les instants de leur mere sont partagés entre ses devoirs, dont elle fait son plaisir. Elle sait l'heure précise à laquelle son époux rentrera. Le repas sera préparé et les amis rassemblés pour l'instant de son arrivée. L'abondance sans prodigalité, et la gaîté sans licence, animeront la joie des convives. Pour occuper le reste de la journée, elle choisit ce qui est plaisir plutôt

que ce qui paroît l'être ; et comme la réalité des jouissances coûte toujours beaucoup moins que leur illusion, c'est en réalisant les plaisirs de la veille qu'elle économise les agréments du lendemain.

Mais à travers cette vaste galerie dont les fenêtres battantes et les rideaux entr'ouverts éclairent çà et là des porcelaines, des bronzes et des vêtements épars sur une multitude de meubles dispersés, voyez-vous passer comme un éclair cette jeune femme en habit du matin? il est pourtant six heures du soir. Sa femme-de-chambre attend, et sa voiture est prête. Mais il n'est pas sûr qu'elle s'habille; il est même douteux qu'elle sorte; car avant de sortir, il faut qu'elle dîne, et elle ne se rappelle pas avoir encore déjeuné. Elle avoit donné rendez-vous à son homme d'affaires pour un procès imperdable, mais au jugement duquel il étoit indispensable qu'elle comparût. L'homme d'affaires arrive, elle s'instruit, et va partir. Survient la faiseuse de modes. — Ah! monsieur, c'est une baigneuse; une minute, et je vous suis. — La baigneuse va mal; mais.... patience, c'est l'affaire d'un instant..... Eh! c'est vous, mon cher Orphée! j'avois oublié ma leçon de musique, dépêchons.... — Mais, madame, votre procès.... — De grace, monsieur, encore une ariette, et nous partons.... — Eh bien! que me veut-on? de l'argent? ouvrez mon secrétaire et prenez..... — Qu'y a-t-il en-

core? — Deux mémoires à régler. — Je n'ai pas le temps.... allons, donnez, que je signe.... Ah! bon Dieu! que de billets à répondre!... Ne vous impatientez pas, monsieur; j'expédie..... Ciel! des visites! je n'y suis pas.... Eh! bonjour, mesdames; asseyez-vous, et causons. — Mais, madame, votre procès.... — Eh! monsieur, patience: puis-je quitter ces dames? Allez dire aux juges que j'arrive.... En vérité, mesdames, vous êtes mises à ravir! tout cela est divin, c'est l'ouvrage des fées! Vous allez à Boulogne? Désespérée de ne pouvoir vous y accompagner; mais ce maudit procès.... Je vous laisse aller, et je pars.... Ah! vous venez bien à propos, monsieur Descartes, car je sortois. En vérité, vos problêmes sont charmans! depuis que je les étudie, mon esprit, mon cœur, ma tête, tout me semble problématique, et je ne sors plus de vos tourbillons.... Eh! arrivez donc, mon cher Apelle; si vous saviez combien j'ai besoin de vos conseils et de vos crayons! Depuis hier, je n'ai fait que barbouiller. Tenez, voici ma tête; finissez-la, si vous pouvez, car elle est à peine ébauchée..... Ah! messieurs, enchantée de vous voir, mais je me sauve; vous viendrez dîner avec moi? — Nous y venions, madame. — Bon? seroit-il déjà cinq heures? — Il en est six. — Ah! ciel! et le procès!... Bah! l'homme d'affaires l'aura gagné sans moi.... Que l'on nous serve. — Est-ce que madame dîne ici? — Comment!... — Madame n'a

point donné d'ordre. — Eh bien! allez, courez, voyez, faites-nous dîner. Elle dit; et le repas, composé de mets auxiliaires, se recueille et se sert à la hâte. Bien ordonné, il n'eût coûté qu'une somme modique; mal servi, il coûte le double, et l'on y meurt de faim; mais on rit, et les huissiers arrivent au dessert. — Que me veut-on? — Madame, votre procès est perdu. — Bon? Eh bien! messieurs, de quoi s'agit-il? — De payer. — Est-ce qu'on paye? — En ce cas, permettez-nous, madame, de garder la maison. — Non, messieurs, épargnez-vous cette peine. Que l'on coure chez Abraham. — Le Juif arrive, lui vend l'argent au poids de l'or. Elle vient de payer, s'habille à la hâte pour le bal. On l'attend; elle va passer; la voici : quel éclat! quel contraste original! quelle éblouissante bigarrure! l'ensemble de sa parure est décousu comme son esprit; graces, talens, jeunesse, fortune, rien ne lui manque, et elle manque de tout. Sans ordre, point de jouissance. Le riche possède, et l'économe jouit.

Fidèle à cette heureuse économie, Socrate n'étoit prodigue que de ses connoissances et de ses vertus. Jamais il ne se lassoit de les enseigner, afin de multiplier le bonheur sur la terre. Jamais la lenteur de ses succès ne rebuta sa patience. Il savoit que le mal éclot et se propage en un instant, au lieu que le bien ne germe et ne fructifie qu'avec les années. Quelquefois, promenant son

bonheur paisible sous les fertiles oliviers qui ombrageoient les murs d'Athènes, il se rappeloit avec complaisance ces temps éloignés où, sous leurs jeunes rameaux qui ne portoient pas encore de fruits, il venoit cultiver son esprit et son cœur, trop jeunes encore pour porter les fruits de la philosophie. Enivré des souvenirs touchants que lui rappeloit cet ombrage, il se promettoit d'y amener ses disciples pour y goûter à leur tour l'amour des vertus, la jouissance des vrais biens, et l'oubli des peines de la vie. Ainsi la tendre mere, rêvant seule au bonheur de sa fille dans l'asile champêtre qui fut témoin des doux moments de sa jeunesse, promene ses regards enchantés sur tous les objets qui l'environnent; et le cœur plein de souvenirs, de bonheur et d'espoir, s'écrie avec l'accent de l'amour et de la reconnoissance :

Arbres charmants, vous n'étiez qu'arbrisseaux,
Lorsqu'au bord de cette onde, au chant de ces oiseaux,
Je sentis qu'en mon sein l'amour venoit d'éclore.
Malgré le temps, si volage en son cours,
Ici rien n'est changé; vous fleurissez toujours,
Sous votre ombre l'oiseau soupire ses amours,
L'onde murmure, et j'aime encore.
J'aime; mais je n'éprouve plus
Ces tourments, ces desirs confus,
Enfants impétueux de l'amoureux délire.
Un sentiment plus doux m'asservit à ses loix :

Je soupire encor quelquefois;
Mais je ne rougis plus alors que je soupire.
Je connois deux Amours; l'un est dieu, l'autre enfant.
L'enfant m'a fait verser bien des larmes ameres :
Ce qu'il nous fait vouloir, l'honneur nous le défend.
Mais le dieu, c'est l'amour des meres!
Ses feux sont toujours doux, ses liens toujours sûrs.
Il n'est de bonheur vrai qu'avec des plaisirs purs,
Et ses baisers épurent la tendresse.
Je lui dois tout : seul il m'a tenu lieu
D'amis, de grandeurs, de richesse.
J'ai maudit quelquefois l'enfant dans ma jeunesse,
Aujourd'hui j'adore le dieu.

Déja ma fille arrive à son adolescence.
Ses yeux ont conservé leur aimable douceur;
Mais leur vivacité s'éteint dans la langueur :
Car le bonheur finit où le desir commence.
Arbres, jadis témoins de mes premiers desirs,
Soyez les confidents de ses premiers soupirs.
Puisse-t-elle un jour à mon âge,
Se rappeler auprès de vous
Les plaisirs toujours purs que votre heureux feuillage
Aura voilés aux yeux jaloux!
Puisse-t-elle, adorant ses enfants, son époux,
S'enivrer de l'amour de toute sa famille!
Vous, qui me procurez des souvenirs si doux,
Sous votre ombre demain j'amenerai ma fille.

C'est avec une telle simplicité de sentiments puisés dans la nature, que Socrate faisoit goûter et chérir sa morale. Elle se présentoit toujours à

propos, et souvent sans être attendue. L'occasion faisoit naître l'entretien sous le portique d'un temple, au milieu d'un jardin, ou d'une place publique. C'étoit quelque trait d'héroïsme, de génie, ou de générosité, qui faisoit en ce moment la nouvelle d'Athenes. Socrate le racontoit avec cette candeur naïve qui fait le charme de la vérité; puis remontant de l'effet à la cause, il développoit naturellement les moyens par lesquels le héros, l'artiste, l'honnête homme, s'étoient élevés au plus haut degré du courage, du talent et de la vertu. Ces moyens étoient si naturels, qu'ils sembloient être à la portée de tous ses auditeurs. Depuis le philosophe jusqu'au simple artisan, il n'en étoit pas un seul qui, appercevant la gloire si près de lui, ne ressentît à l'instant le desir et l'espoir de servir et d'illustrer sa patrie; et comme nous concevons ordinairement de l'estime pour les hommes qui nous en font concevoir pour nous-mêmes, tous ceux qui l'avoient écouté s'en alloient contents d'eux et de lui.

Aussi ses ennemis l'appeloient-ils l'*Enchanteur de la Grece*. Heureux enchantement qui, modifiant les passions et rendant utile la vanité des hommes, du sein même de leurs foiblesses, faisoit éclore leurs vertus!

Socrate, pour prolonger le charme, varioit les secrets de sa magie, et de l'art des rapprochements passoit adroitement à l'effet des contrastes. Il profitoit de l'opposition des mœurs et des divers

états de la société, pour instruire réciproquement les hommes sur ce qui manquoit à leur félicité mutuelle. Il proposoit pour modeles à l'homme ignorant et grossier de la campagne, les arts et l'urbanité des habitans d'Athenes ; à ceux-ci il offroit et proposoit pour exemple, la droiture et l'innocence des laboureurs et des bergers.

C'est ainsi qu'il savoit toujours parvenir à la persuasion. Chacun se plaisoit à l'entendre, et même à le regarder. Ce n'étoit pas qu'il fût beau, au contraire ; il plaisantoit souvent lui-même sur sa laideur, et comparoit ses traits à ceux du vieux Silene : mais il avoit dans toute sa figure cet attrait irrésistible, bien supérieur à la beauté, que l'on appelle physionomie. Ses yeux disoient d'avance ce que ses levres alloient prononcer. Quand sa bouche se taisoit, ses traits parloient encore, et le cœur entendoit jusques à son silence. Il joignoit à cette éloquence mâle qui émeut et qui entraîne, cette éloquence familiere qui touche et qui persuade; don précieux que la nature accorde à très peu d'hommes, parce qu'elle semble l'avoir exclusivement réservé pour les femmes.

Aussi Socrate étudioit-il souvent l'éloquence auprès de la célebre Aspasie, « qui, disoit-il, lui « donnoit des leçons de rhétorique. » En effet, si à notre force de raisonnement nous pouvions joindre votre charme d'expression, je crois, mesdames, que nous serions bientôt des orateurs

parfaits; mais comme on prétend qu'il vous manque en logique ce qui nous manque en agréments, je vous propose d'établir désormais dans nos entretiens, un échange habituel de justesse et de grace. Nous y gagnerons sans doute, et peut-être n'y perdrez-vous pas; car pour vous faire aimer comme Socrate, il faut, s'il se peut, parler et raisonner comme lui.

Eh! comment n'auroit-on pas aimé cet homme, qui, trouvant naturellement le chemin du cœur, répétoit avec une simplicité touchante :

« L'étude de la philosophie n'est autre chose « que l'étude du bonheur. Pour être heureux, « vivez en guerre avec vos passions, et en paix « avec les passions d'autrui.

« Voulez-vous savoir si telle chose est bonne? « demandez-vous d'abord si elle est juste. Malheur à celui qui distingue ce qui est juste d'avec « ce qui est utile! S'il est foible, c'est un traître; « s'il est fort, c'est un tyran.

« Tout ce qui est bon en soi, est honorable; « aussi n'y a-t-il pas de profession utile qui n'honore l'homme qui l'exerce : l'oisiveté seule « avilit. Dès que le travail paisible cesse d'occuper « notre esprit, les passions tumultueuses viennent remplir le vuide causé par son absence. « Soudain le calme intérieur cesse avec l'activité, « et la guerre commence avec le repos. Voilà « pourquoi les faveurs de la fortune sont si dangereuses : elles éloignent les travaux en ame-

« nant les plaisirs : ils arrivent, brillent, passent
« et s'envolent ; la satiété leur succède, et le bon-
« heur dont ils ont usurpé la place, ne peut plus
« revenir qu'avec le travail. Travaillez donc, pau-
« vres, pour soutenir votre existence ; riches,
« pour la supporter.

« Mourez avec honneur, plutôt que de vivre
« avec ignominie.

« Ce qui rend la vie honteuse, après le vice,
« c'est l'esclavage. Pour l'éviter, affranchissez-
« vous du superflu et restreignez votre néces-
« saire. Plus vous vous éloignez des besoins, plus
« vous vous rapprochez de la divinité.

« Fuyez le joug passager de l'amour et la chaîne
« éternelle de l'ambition. Mettez votre ambition
« à conquérir des vertus, votre gloire à les cacher,
» votre plaisir à les multiplier chaque jour.

« Ne rougissez jamais d'apprendre. Je suis plus
« vieux que vous, et j'apprends tous les jours.
« Ce que je sais, je vous l'enseigne ; enseignez-
« moi ce que vous savez : nous y gagnerons tous,
« et les disciples ne devront rien au maître. »

Cette indulgence que Socrate eut toujours pour l'ignorance de ses disciples, nous rappelle celle que les meres doivent à l'inexpérience de leurs filles. Souvent, au lieu de les éclairer, elles les humilient, et les affligent au lieu de les consoler. Soudain leur jeune cœur, prêt à s'ouvrir, se referme avec amertume, et l'amitié s'éteint avec la confiance. Cependant la confiance de ses enfants

est, pour le présent, et sur-tout pour l'avenir, le trésor le plus précieux d'une mere. Si, dans ce moment, elle sert d'appui à la jeunesse de sa fille, celle-ci doit, à son tour, servir de soutien à sa vieillesse. Or le champ de l'amitié, tout fertile qu'il est, a besoin de culture, et ne rapporte en automne que les fruits qu'on y a semés au printemps.

Celle qui n'a jamais consolé la tristesse
De l'enfant qu'à ses soins a confié l'Amour,
Souvent par un triste retour
Plongée au sein de la détresse,
Au déclin de ses ans, pleure seule à son tour.

Mais celle qui, suivant le vœu de la nature,
A les yeux sur sa fille et veille à son bonheur,
Sitôt que de son front elle a vu la rougeur,
Lui dit, avec ce ton qui touche et qui rassure :
« Quels sont les déplaisirs secrets
« Qui troublent, mon enfant, les beaux jours de ta vie?
« Que ta bouche me les confie :
« Ne crains rien; tu n'auras jamais
« De plus sûr confident, ni de plus tendre amie.
« Est-ce inexpérience? est-ce indiscrétion?
« Il faut bien pardonner ces défauts à ton âge...
« Est-ce erreur? souvent du plus sage
« L'erreur guide l'opinion...
« Est-ce crainte? en ton cœur que la paix lui succede;
« La paix est pour ma fille, et le danger pour moi...
« Est-ce desir? tout ce que je possede,
« Tout ce que je puis, est à toi;

« Il n'est en moi, chez moi, rien qui ne t'appartienne.
« A des amis ingrats ton cœur s'est confié?
« Ce malheur est commun; cultive l'amitié;
« Mais ne compte que sur la mienne.
« Aurois-tu sur les yeux le bandeau de l'Amour?
« Le temps et la raison te rendront la lumiere;
« Mais en attendant son retour,
« Pour marcher, mon enfant, prends le bras de ta mere. »
Sa fille à ces avis, dictés par la douceur,
Se soumet avec confiance;
Et pas à pas suivant l'expérience,
Sans le savoir elle arrive au bonheur.
Ses yeux s'ouvrent alors pour veiller sur sa mere.
Le temps a moissonné son époux, ses amis;
Son courage n'est plus, ses sens sont affoiblis;
La douleur, du trépas terrible avant-courriere,
Vient frapper à sa porte, et trouve l'amitié,
Qui d'un bras sûr et magnanime,
Émousse tous ses traits, en pare la moitié,
Et lui dérobe sa victime:
« Non! non! ma mere, ne crains rien:
« Les maux n'approcheront jamais de ta vieillesse.
« Jadis tu soutins ma foiblesse;
« Aujourd'hui je suis ton soutien.
« D'où naissent ces soupirs? pourquoi ce regard sombre?
« Chasse au loin les ennuis, écarte ces vautours.
« Du crépuscule de tes jours
« Laisse-moi dissiper les ombres.
« Que le feu du plaisir ranime encor tes sens;
« Viens, viens le rallumer au soleil du printemps.
« Si cet astre, malgré tout l'éclat dont il brille,
« N'éclaire plus tes pas tremblants,

« Pour guider mes pas chancelants
« Tu me donnois le bras; prends le bras de ta fille.

Ainsi jusqu'au dernier soupir,
La mere dont le cœur cultiva l'indulgence,
En recueille les fruits, que lui viennent offrir
La consolation et la reconnoissance.

Qui croiroit qu'avec ce caractere enchanteur, Socrate, l'exemple et l'honneur d'Athenes, après avoir résisté quarante ans aux traits redoutables de la haine et de la calomnie, succomba sous les traits légers du ridicule! Les contemporains de Périclès ressembloient aux Français du dix-huitieme siecle. A peine les passions fortes embrasoient-elles leurs ames légeres et combustibles, que soudain leur flamme s'évaporoit faute d'aliment. Mais toutes les demi-passions qui, sans intéresser la sensibilité de leur cœur, aiguillonnoient la malignité de leur imagination, étoient, pour ainsi dire, leur instinct naturel, et composoient chez eux, comme chez nous, ce qu'on appelle *l'esprit public*. Ils idolâtroient un moment, détestoient à peine un jour, mais satirisoient toute la vie. Leur fureur avoit un terme, leur malice n'en avoit pas. Chez eux, le scélérat même guérissoit avec le temps de la plaie profonde du déshonneur, l'honnête homme ne guérissoit jamais des atteintes superficielles du ridicule; et lorsque Socrate, pour la premiere fois, s'apperçut des blessures qu'il en recevoit, même

en les méprisant, il prévit qu'elles deviendroient incurables.

Il y avoit près de trente ans qu'Aristophane, pour ridiculiser le génie familier de Socrate, l'avoit représenté, sur le théâtre d'Athenes, suspendu entre le ciel et la terre, et s'entretenant avec les *nuées*, dont il consultoit les oracles et suivoit les inspirations. Le philosophe avoit assisté à la premiere représentation de la comédie des *Nuées*, en disant : « Je profiterai de la critique, si elle est fondée; si elle est injuste, je « l'oublierai. » L'ouvrage médiocre, mais méchant, obtint peu d'estime, mais beaucoup d'applaudissements. Socrate parut aussi indifférent à sa chute qu'à son succès. Les étrangers admiroient sa tranquillité; les citoyens éclairés la respectoient; le peuple même y applaudissoit : mais ce peuple avoit ri; le coup étoit porté, et dans toutes les têtes athéniennes, l'idée de Socrate étoit devenue inséparable de celle des *Nuées*, qui lui conseilloient d'instruire la jeunesse à tromper les hommes et à mépriser les dieux.

Ce fut à la faveur de cet ancien préjugé, que le poete Mélitus, servant le ressentiment d'Anitus et de Lycon, hommes puissants et ennemis particuliers de Socrate, accusa publiquement celui-ci de *nier l'existence des dieux*, de *corrompre la jeunesse*, et conclut à la peine de mort.

Quand vous entendez accuser un homme d'un délit positif, dites, en plaignant l'humanité : C'est

un coupable que l'on veut punir Mais si vous ne trouvez contre l'accusé que des allégations; si, dans son accusation, les mots tiennent la place des choses, dites à l'instant : C'est un honnête homme qu'on veut perdre.

Tel étoit le projet du dénonciateur de Socrate. Celui-ci dédaigna de lui répondre; et c'est ainsi que le sommeil de l'innocence prépare le triomphe de la calomnie. Ses amis le pressant vivement de se défendre, il leur répondit : « Ma vie entiere « est ma défense; si je succombe, ma mort sera « aussi paisible que mon existence. Je n'aurai à « combattre ni les douleurs de la maladie, ni les « infirmités de la vieillesse, et je passerai tran- « quillement des bras de l'amitié, dans le sein du « repos et de la félicité. »

S'il étoit permis à un homme de blâmer Socrate, j'oserois condamner hautement cette insouciance philosophique, qui annonce peut-être plus d'innocence que d'énergie. Le citoyen utile doit sa conservation, sinon à lui-même, du moins à sa patrie; et l'homme de bien doit combattre l'imposture, si ce n'est pour sa défense, au moins pour l'intérêt de la vérité.

En vain les amis de Socrate écrivirent pour le justifier. Il parut sensible à leur zele, loua leurs talents, et refusa leurs services. Cependant comme la loi lui ordonnoit de répondre à ses accusateurs, il parut devant ses juges, et leur dit :

Je voulois, gardant le silence,
Laisser tomber les traits dont on croit m'accabler;
Mais vous me prescrivez d'exposer ma défense,
La loi le veut, je vais parler.

J'arrive ici, conduit par l'innocence;
Mon discoûrs n'est point apprêté;
Je ne connois point l'éloquence,
Et ne sais que la vérité.

Mes préceptes, dit-on, corrompent la jeunesse?
Honorez vos parents, la patrie et les dieux :
Je ne dis rien de plus, et ne sais rien de mieux.
Si j'ai séduit quelqu'un, me voici, qu'il paroisse.

Mais si, parmi tous ceux qui sont venus m'entendre,
Il n'en est pas un seul qui d'un vrai citoyen
N'ait toutes les vertus, comment peut-on prétendre
Que j'inspīrai le mal à ceux qui font le bien?

Si je n'avois qu'offensé la patrie,
On me pardonneroit : mais ma véracité
A démasqué l'hypocrisie
Et fait rougir la vanité;
Voilà mes attentats; je sais que rien n'efface
Le souvenir de ces *forfaits.*
La vengeance s'éteint, la justice fait grace;
L'orgueil ne pardonne jamais.

Je ne mérite point la gloire qu'il m'envie.
Je ne sais rien; je suis heureux;
Voilà tout mon savoir : je le souhaite à ceux
Qui s'efforcent de nuire au bonheur de ma vie.

Si, pour récompenser mes travaux et mes soins,
L'oracle m'a nommé le plus sage des hommes,
C'est que dans tous les temps, comme au siecle où nous sommes,
Le plus sage est celui qui croit l'être le moins.

En trompant les regards de ce sénat auguste,
Si mon accusateur peut égarer la loi,
Je le plains : puisqu'il est injuste,
Il est plus malheureux que moi.
Eh ! quel malheur pourroit m'atteindre !
J'espere tout, et ne crains rien.
On ne commence d'être à plaindre
Qu'en cessant d'être homme de bien.

Vous pouvez abréger d'un jour mon existence,
M'ôter, pour quelque temps, ce qu'on appelle honneur,
Mais vous ne pouvez pas m'ôter ma conscience ;
Et c'est là que les dieux ont placé mon bonheur.
Ces dieux justes, dont on m'accuse
De nier l'immortalité,
Ces êtres bienfaisants... à qui ma main refuse,
Dit-on, l'encens qu'on doit à la divinité,
Ah ! dans les doux transports de ma reconnoissance,
Je leur offre souvent mes vœux et mon encens.
Mais je suis pauvre ; et mes présents
N'attirent point les yeux par leur magnificence.
Vos regards, éblouis de l'éclat des grandeurs,
N'apperçoivent plus l'indigence :
Vous ne jugez que l'apparence ;
Le ciel voit et juge les cœurs.

Vous lisez dans le mien ; prononcez. De ma vie
Si vous laissez aux dieux à terminer le cours,

Je réserve le peu qui me reste de jours
Au bonheur d'être encore utile à ma patrie.

Si vous me condamnez, nous allons tous sortir
De cette enceinte respectable,
Vous pour vivre, moi pour mourir.
Les dieux décideront lequel est préférable,
De mourir innocent, ou de vivre coupable.

Il y a dans l'expression de l'innocence, un charme de conviction auquel la haine et la perfidie même ne sauroient se soustraire. Aussi le discours de Socrate fit-il une telle impression sur ses juges, qu'il eut un instant le choix d'une amende ou de l'exil. Mais tandis que ses disciples et ses amis empressés se réunissent et forment entre eux la somme demandée, Socrate, d'un air réfléchi et d'un front calme, se leve et répond :

Si j'acceptois le choix qu'on me propose,
Je m'avoûrois coupable, et je suis innocent.
A cet aveu la vérité s'oppose;
Je veux mourir en la disant.

Les services brillants sont couronnés d'avance :
La palme vole au-devant du vainqueur.
Les services cachés meurent dans le silence :
On dédaigne celui qui corrige les mœurs,
Mais le bien qu'il a fait lui sert de récompense.

Athene, à ton bonheur j'ai consacré mes jours,
Et n'ai jamais compté sur ta reconnoissance.

Mais, si Thémis enfin, dans sa juste balance,
Pese mes actions, mes travaux, mes discours,
Si tu vois dans tes murs, graces à mon secours,
    Renaître l'antique décence,
L'honneur, la bonne foi, l'auguste piété,
    Mon arrêt est dicté d'avance;
    Voici ce que j'ai mérité:
« Athene à ses dépens nourrira la vieillesse
« De l'homme qui toujours a dit la vérité,
« Et dont la vie entiere instruisit la jeunesse
« A respecter les loix et la divinité. »

A ce discours inattendu, les juges se levent et déliberent, le peuple applaudit, les amis de Socrate palpitent d'espérance, ses ennemis frémissent de crainte. D'un côté, les acclamations de la tendresse et de la joie; de l'autre, les accents étouffés de la rage et du désespoir. Tous les yeux sont fixés sur les juges; les yeux seuls de Socrate parcourent tranquillement cette tumultueuse assemblée. Enfin le tribunal impose silence; soudain tout est muet, immobile; et Anitus prononce à haute voix la peine de mort.

Au milieu du frémissement universel de la surprise et de l'indignation, Socrate d'un front calme reçoit sa sentence, remercie ceux de ses juges qui lui ont été favorables, oublie les autres, console ses amis, et prend avec eux le chemin de la prison. Anitus, sortant du tribunal, passe devant lui avec l'insolence du crime triomphant: « Cet « homme, dit Socrate, se croit victorieux: il

« ignore que la victoire n'appartient qu'à la « vertu. »

En parlant ainsi, il entre dans la prison. Soudain ce séjour de douleur et d'effroi devient l'asile de la paix. Ce n'est plus cette lueur sinistre et sombre qui semble annoncer aux coupables le flambeau des Euménides, ni cet affreux et morne silence qui précede et rappelle celui du tombeau; c'est le demi-jour de la confiance et le calme touchant de la méditation. Le gardien farouche de ces lieux contemple avec étonnement le cortége de celui qui vient les habiter : l'estime l'environne, le respect le suit, et l'amitié l'accompagne. Cependant ses disciples, tantôt dans les convulsions du désespoir, tantôt dans le silence de l'accablement, attendoient l'heure où le jugement devoit s'exécuter. « Faut-il, s'écrioit le jeune « Apollodore, que notre maître, que notre pere » meure innocent! Mon ami, lui dit Socrate, « aimeriez-vous mieux que je mourusse cou- « pable? »

Tout-à-coup un des disciples entre précipitamment, et avec l'égarement de la joie et le délire de l'espérance, il annonce que le vaisseau sacré part à l'instant pour porter à Délos les offrandes des Athéniens. « Vous savez tous, dit-il, que, « jusqu'à son retour, l'exécution des jugements « est suspendue. Il ne peut avant vingt jours « rentrer dans le port; pendant ce délai, la vérité « se découvre, l'imposture se trahit, le peuple

« s'éclaire, la vertu triomphe, et Socrate est « sauvé. »

Au milieu des transports qu'excite cette nouvelle, Socrate, inaccessible aux illusions de l'espoir comme aux foiblesses de la crainte, mais toujours occupé du bonheur des hommes, tend la main à ses disciples, les fait asseoir près de lui, et leur dit :

> O mes amis! puisque la destinée
> A différé l'instant de nos adieux,
> Voyons si nous pourrons, avec l'aide des dieux,
> Réunir en vingt jours le bonheur d'une année.
> Ne nous séparons plus. Je vous ouvre mon cœur;
> Que les vôtres pour moi s'ouvrent à la tendresse.
> Sentez-vous, mes amis, cette céleste ivresse,
> Ce sentiment divin, ce feu conservateur,
> Dont la flamme renaît sans cesse
> Aussi pure que son auteur ?
> J'oublie auprès de vous le fardeau de mes chaînes,
> Vous les allégez de moitié :
> Et moi je partage vos peines;
> Encore un jour pour l'amitié!

Ainsi, chaque jour, l'exercice d'une vertu nouvelle faisoit éclore un bonheur nouveau. Les disciples, dès le matin, paroissoient-ils chez leur maître, le front pâle, l'œil abattu; Socrate, en souriant, leur disoit :

> J'apperçois sur votre visage
> Les vestiges de la douleur :

Qu'avez-vous? M'a-t-on fait quelque nouvel outrage?
Je le pardonne de bon cœur.
Mes ennemis, joignant l'imposture à la rage,
M'accusent d'être un corrupteur?
Plaignons-les, ils sont dans l'erreur:
Il faut passer la vie à pardonner aux hommes.
Nous-mêmes, de pardon n'avons-nous pas besoin?
De la perfection le sage est encor loin.
Mais aimons-nous tels que nous sommes;
Pardonnons à nos ennemis;
Laissons le mal dans le silence;
Ne parlons que du bien; n'ayons que des amis:
Encore un jour pour l'indulgence!

Le jour suivant il sommeilloit encore, lorsque ses disciples lui amenerent sa jeune famille. Enfin, ouvrant paisiblement les yeux, il se tourne vers eux, puis s'écrie avec ivresse:

Quel réveil enchanteur! quelle douce chimere!
Mes amis, parmi vous je crois voir mes enfants.
Est-ce une illusion?... Non, non, je les entends,
Mon cœur a reconnu les soupirs de leur mere.
Ah! venez!... Qu'il est doux d'être époux, d'être pere!
Mes fils, entourez-moi de vos bras caressants.
O de ces plaisirs ravissants
Que la source est féconde et pure!
Couvrez, couvrez mon front de baisers innocents:
Encore un jour pour la nature!

Hier, plein du bonheur de la paternité,
Je songeois à l'amour, à la divinité,

A cette aimable Providence
Qui console l'humanité
Et l'enivre des biens que sa main lui dispense.
Cette nuit, seul, au sein de la tranquillité,
Avec dieu, l'ombre et le silence,
Après avoir franchi notre courte existence,
J'ai parcouru les champs de l'immortalité.
Par-tout du Créateur la vaste bienfaisance
Et l'inépuisable bonté
M'ont pénétré d'amour et de reconnoissance.
Du séjour de l'éternité,
Quand nous descendons sur la terre,
Il commet notre enfance à l'amour d'une mere,
Et notre adolescence au cœur de la beauté.
La gloire, l'amitié, la vertu, le génie,
Sement de leurs faveurs le reste de la vie:
Et lorsque de la volupté
Nos desirs ont tari la source,
A nos derniers plaisirs il borne notre course,
Et nous rappelle au sein de la félicité...
Amis, qu'on m'apporte ma lyre;
A mes accords unissez vos accents;
Esprits divins, portez nos vœux et notre encens
Au dieu dont la nature est l'éternel empire.
Être invisible et pur, les biens que tu nous fais,
Au cœur qui les reçoit annoncent ta présence.
Comblés de ses trésors, célébrons ses bienfaits:
Encore un jour pour la reconnoissance!

On dit que mes accusateurs
Ont des parents plongés au sein de l'indigence.

Allez les secourir ; c'est la seule vengeance
Que nous devions tirer de nos persécuteurs.
Un bienfait projeté nous rend heureux d'avance.
Du mal que l'on nous fait, le bien que nous faisons
Appaise et charme la souffrance.
Mais le temps vole : saisissons
Le moment fugitif de cette jouissance.
Craignez qu'à force de souffrir,
Chez ces infortunés la mort ne vous devance,
Hâtez-vous de la prévenir ;
Et puis de leur bonheur venez m'entretenir :
Encore un jour de bienfaisance!

On recueille le lendemain
Le fruit du bien que l'on a fait la veille :
L'air est plus pur, le jour est plus serein;
Dans le cœur assoupi le plaisir se réveille :
Je l'éprouve aujourd'hui. De ce morne séjour
Un rayon de bonheur semble éclaircir les ombres.
Votre front moins sévere et vos regards moins sombres
De la paix dans votre ame annoncent le retour.
Sur vos levres laissez éclore le sourire :
Le bonheur est voisin de la sérénité :
La Folie étend son empire
Aussi loin que la liberté :
Livrons-nous librement à son joyeux délire :
Encore un jour pour la gaîté!

Le soleil douze fois a fini sa carriere
Depuis qu'à la gaîté nos cœurs se sont ouverts ;
Et, chaque jour, unis par des liens plus chers,
Nous avons épuisé les sentiments divers

Dont le ciel composa le bonheur de la terre.
La consolation, la bonté, la douceur,
Le courage, la patience,
Et l'estime et la confiance,
Ont soutenu notre ame et charmé notre cœur.
Possédant en secret les vrais biens de la vie,
Tandis qu'on plaignoit mon malheur,
Nous jouissions d'un sort digne d'envie.
Mes amis, le vaisseau sacré
Dans un moment va toucher le rivage.
Que votre cœur, quand je disparoîtrai,
Se console de son veuvage:
Jamais je ne vous quitterai.
Voyez-vous ce jour qui s'acheve
Et s'éteint dans l'obscurité?
Il renaîtra demain plus brillant de clarté.
Ainsi l'homme au tombeau descend, et se releve
Revêtu de splendeur et d'immortalité.
Près de vous cette ame immortelle
Planera jusqu'à l'heure où l'arrêt du Destin,
Qui marqua de vos jours le principe et la fin,
Vous ouvrira des temps la barriere éternelle.
Pareils à ces rayons qui, dès l'aube du jour,
Descendant du ciel sur la terre,
Remontent vers le soir au céleste séjour,
Et vont se réunir au dieu de la lumiere,
Nous nous réunirons au sein du créateur.
Ma raison me le dit; je le crois, je l'espere.
Quand vous arriverez au bout de la carriere,
Que l'espoir qui m'enflamme anime votre cœur.
Du sage voilà l'existence;

Tous ses jours sont pour le bonheur;
Et le dernier pour l'espérance!

A ces mots, le saisissement et l'effroi s'emparerent des disciples de Socrate. Les uns le pressent dans leurs bras et le baignent de larmes; les autres veulent le sauver ou le défendre; plusieurs courent vers le Pyrée; mais le vaisseau sacré ne paroissoit pas encore, et il n'arriva que le lendemain.

Dès le matin du jour fatal, Criton, son disciple favori, entre précipitamment dans la prison. Socrate dormoit profondément. Le disciple approche, étend la main pour l'éveiller, apperçoit son visage tranquille; et saisi d'admiration, la bouche entr'ouverte, le bras suspendu, contemple avec attendrissement le sommeil de l'honnête homme. En ce moment, Socrate s'éveille en souriant : « Eh quoi! déjà mon cher Criton? quel « motif? — Le vaisseau fatal arrive. — Je l'atten« dois.—Suivez-moi : nous n'avons qu'un instant; « les gardes sont gagnés, votre retraite assurée : « la Thessalie vous est ouverte, et l'amitié vous « attend. Hâtez-vous, et songez qu'en différant « de me suivre, vous trahissez vos amis, vos en« fants et vous-même.

« Mon cher Criton, reprit Socrate avec dou« ceur, ce que vous me conseillez est-il d'accord « avec la justice? L'abus que mes ennemis font « de la loi, est criminel sans doute; mais la loi en

« est-elle moins juste en elle-même, et puis-je,
« en la violant, attenter au bonheur de ma patrie,
« dont la loi seule est le soutien? Ah! le moment
« où je céderois à mes amis, seroit celui où je les
« rendrois complices d'un pareil attentat. Quant
« à mes enfants, je leur legue le bien que vous
« voulez me faire. D'ailleurs si, comme je le crois,
« vous êtes vertueux, je n'ai pas besoin de vous
« les recommander. Je puis donc mourir sans
« offenser l'amitié ni la nature : je ne puis vivre
« sans porter atteinte à la loi. Laissez-moi
« suivre ma destinée, j'y suis préparé dès long-
« temps : je n'ai vécu que pour apprendre à
« mourir. »

Il parloit encore, lorsque les magistrats chargés de veiller à l'exécution des criminels, vinrent le délivrer de ses fers, et lui annoncer que l'heure étoit arrivée d'exécuter la sentence des juges. « Leur sort ressemble au mien, reprit-il : je suis « condamné par eux, ils le sont par la nature. »

Les magistrats étoient suivis de ses disciples, ou plutôt de ses amis, et de Xantippe, poussant des cris de désespoir, et portant le plus jeune de ses fils. Socrate la reçut avec tendresse, prit l'enfant dans ses bras; et sentant trop qu'il étoit pere pour ne pas craindre d'oublier qu'il étoit homme, il le rendit à sa mere, et pria Criton de les éloigner.

Ce léger nuage fut le seul dont le passage ra-

pide obscurcit la sérénité de ses derniers moments. En approchant du terme de la vie, son génie impatient s'élançoit vers l'immortalité, et ses regards, animés d'un feu divin, sembloient en mesurer l'étendue. Au milieu des transports de cette céleste ivresse, sa main prend avec indifférence la coupe fatale qu'un esclave lui présente en pleurant, et la porte tranquillement à sa bouche. Ses amis poussent un cri, se détournent en frémissant, et se couvrent le visage de leurs vêtements. Socrate remet la coupe vuide à l'esclave, en lui disant : « Mon ami, à présent que dois-je « faire? — Vous promener jusqu'au moment où « vous sentirez vos jambes s'appesantir. »

Socrate se leve, marche d'un pas tranquille, et ranimant le courage de ses disciples : « Que « faites-vous? leur dit-il; je vous avois priés d'éloi» gner ma femme et mes enfants, pour écarter « d'ici les foiblesses humaines. Pourquoi ces sou« pirs et ces sanglots? si je vous précede de quel« ques jours, n'est-ce pas pour être heureux un « peu plutôt que vous? Ce départ peut-il vous « coûter des larmes? et devez-vous pleurer mon « bonheur? »

En parlant ainsi, sa marche devenoit insensiblement plus lente et plus pénible. Il s'en apperçut, se mit sur son lit, s'enveloppa de son manteau, regarda ses disciples, leur tendit la main, et ferma les yeux.

Ainsi finit le plus juste, le plus sage, et le plus heureux des hommes.

Ainsi de ses beaux jours parcourant la carriere,
L'homme qui pas à pas a suivi son devoir,
Tranquille le matin, et tranquille le soir,
S'endort comme l'enfant sur le sein de sa mere.

ANTISTHENE.

La sobriété est nécessaire, même dans la pratique des vertus les plus aimables. La modération outrée tient de la foiblesse, et quelquefois du ridicule : la pudeur affectée devient pruderie; la discrétion étudiée dégénere en dissimulation; l'excessive franchise en indiscrétion ; la piété minutieuse mene à la cagoterie; la dévotion exaltée entraîne au fanatisme; et la patience adorable de Socrate, exagérée par Antisthene, servit de base à la secte rebutante des philosophes cyniques.

Les cyniques tenoient de Socrate cette maxime : « Le privilége des dieux est de n'avoir « besoin de rien; et plus le sage sait borner ses « besoins, plus il se rapproche de la divinité. » C'est sur ce principe qu'ils fondoient le mépris des richesses, des plaisirs et des grandeurs. Mais de ce mépris philosophique passant à l'oubli des bienséances qu'exige la pudeur, et des égards qu'on doit à la société, ils finirent par se rapprocher de la nature en sauvages plutôt qu'en philosophes.

Antisthene, leur maître, Athénien de naissance, après s'être distingué en combattant pour sa patrie à la bataille de Tanagre, fréquenta l'école

de Socrate. Ayant appris de lui l'exercice de la patience, dont l'inaltérable douceur émousse les traits du sort et use lentement les aiguillons de la douleur, il entreprit de soumettre à cette vertu, non seulement les souffrances, mais encore toutes les passions humaines; puis changeant cet empire en despotisme, il voulut que la patience anéantît toutes les sensations qu'elle auroit subjuguées; et par cette abnégation graduelle du plaisir et de la douleur, il réduisit peu à peu la vie humaine au néant, puisque jouir et souffrir composent toute notre existence.

Ce philosophe prétendoit *qu'il vaut mieux être atteint de la folie que de la volupté*, comme si la volupté étoit au-dessous de la folie! Ah! la folie la plus déplorable, est celle qui nous prive des plaisirs purs que la bonté des dieux met en balance avec les peines de la vie.

Dans les jours brûlants de l'été,
Le ciel fait sur les fleurs descendre la rosée;
Dans les jours de l'adversité,
Il offre à notre ame épuisée
Le nectar de la volupté:
Pour pénétrer nos cœurs, il jaillit, il s'élance
De mille sources tour à tour,
Du sein de l'Amitié, des levres de l'Amour,
Des regards de la Confiance.
Lorsque la main de notre ami
Serre la nôtre avec tendresse;

Quand l'Hymen ou l'Amour, dans nos bras endormi,
En se réveillant nous caresse,
Malheur au triste raisonneur
Qui, sous le noir manteau de la philosophie,
Pour suivre la raison, repousse de son cœur
Ces douces voluptés d'une innocente vie.
Hélas! si l'on est fou de goûter le bonheur,
La raison, mes amis, ne vaut pas la folie!

Ce qui caractérisoit particulierement Antisthene et ses disciples, c'étoit une certaine rudesse de franchise qui repousse les hommes qu'elle devroit attirer. Les stoïciens ignoroient que la vérité ressemble à la pudeur, en ce que le charme de l'une et de l'autre tient au voile léger qui la couvre.

Cependant, il le faut avouer, leurs maximes sont ordinairement si naturelles, et leurs répliques frappent quelquefois si juste, qu'elles laissent une empreinte ineffaçable.

Quelques Athéniens reprochant à Antisthene son origine étrangere, et se glorifiant d'être nés dans l'Attique, il leur répondit : « Les limaçons « et les sauterelles sont, comme vous, les naturels « du pays. — Mais, ajoutoit-on, vous n'êtes pas « né de deux personnes libres. — Je ne suis pas « né non plus de deux lutteurs; et cependant je « suis en état de vous défier à la lutte. — Pour- « quoi, lui disoit-on encore, votre école est-elle « déserte? — Parce qu'on ne paye pas pour y en-

« trer. — De quels objets dois-je me pourvoir, « ajoutoit légerement un jeune homme, pour y « suivre avec fruit vos leçons? — D'une tête « neuve. »

L'assemblée du peuple ayant élu des généraux et des magistrats ignorants : « Athéniens, s'écria « le philosophe, je vous conseille, pour justifier « vos élections, de décréter que les ânes sont des « chevaux. Eh quoi! ajoutoit le cynique, vous « séparez soigneusement le froment de l'ivraie, « vous purgez vos armées de tous les soldats inu-« tiles, et vous ne purgez pas la société des sots « ambitieux qui la dominent et des méchants qui « la corrompent! »

« Mais, lui répliquoit-on, comment les discer-« ner, si les sots même ont chez nous l'écorce « de l'esprit? — Laissez l'esprit, et choisissez la « bonté. — Mais si parmi nous les bons et les mé-« chants se ressemblent? — En ce cas, pleurons « sur la patrie; car un pays où l'on ne peut plus « distinguer les honnêtes gens d'avec les hommes « vicieux, est perdu sans ressource, à moins que « les êtres vertueux ne s'unissent contre les per-« vers. — Mais avant de s'unir, comment se re-« connoîtront-ils? — Par leurs inclinations. Tous « ceux qui cherchent le bien se rencontrent en « le cherchant, et deviennent naturellement amis « les uns des autres. — Il est vrai; mais leur « nombre est si petit! — Eh! qu'importe le nom-« bre, quand on a pour compagnons de guerre

« des hommes justes et courageux! Il vaut mieux
« avoir à combattre avec un petit nombre de
« guerriers irréprochables, contre une foule de
« soldats corrompus, que d'avoir à se défendre,
« avec leur nombreuse armée, contre un petit
« nombre de braves gens. La vertu est une arme
« qui ne peut leur être ravie. La prudence élève
« devant eux un rempart que l'adresse et la force
« ne peuvent ni surprendre ni renverser. Rien
« ne les étonne ni ne les déconcerte; car rien
« n'est imprévu ni extraordinaire pour le sage :
« vainqueurs, ils pratiquent la plus belle de toutes
« les sciences, celle d'oublier le mal; vaincus, ils
« emportent le premier de tous les biens, celui
« de mourir content de soi. »

Mourir content de soi! rare et précieux avantage d'une vie pleine et sans reproche, tu ne peux appartenir à ces femmes frivoles, dont la vie s'est évaporée dans le tourbillon et la satiété des plaisirs. Les dieux t'ont réservé à la mere de famille, dont les jours utiles furent remplis par l'amour, le travail et la bienfaisance. Pareille à cet insecte laborieux qui, pendant son existence éphémere, se file un tombeau d'or et de soie, et pour attendre un nouvel être, s'enferme au sein de son trésor, elle s'entoure à ses derniers moments de tout le bien qu'elle a fait, de toutes les vertus qu'elle a pratiquées, et attend paisiblement une seconde vie, au milieu des trésors qu'elle a recueillis pendant la premiere.

Tendre amitié, discrete confiance,
Souvenirs purs, paisible conscience,
De ses beaux jours vous charmez le couchant,
Et sur les bords de cet abyme immense
Où l'homme dans la nuit avance en trébuchant,
Vous rallumez pour elle un rayon d'espérance;
Et quand son ame enfin remonte vers les cieux,
La piété fidele, en lui fermant les yeux,
Sur sa morne pâleur admire
Le calme vertueux de l'immortalité,
L'expression de la bonté,
Et les vestiges du sourire.
Non, non, ce n'est point là l'ouvrage de la mort;
C'est le repos, après une longue insomnie.
En déposant le fardeau de la vie,
Le vice meurt, mais la vertu s'endort.

Pour parvenir sans effort à cette fin si désirable, il suffit, à l'exemple d'Antisthene, de faire par penchant le bien que les autres font par contrainte. Cette contrainte cesseroit bientôt d'exister, si tous les hommes connoissoient la jouissance qui accompagne le sentiment et la pratique du bien. Aussi est-il rare que celui qui a fait une belle action, n'en médite pas une seconde.

A la Vertu, comme à la Volupté,
Les dieux ont fait présent d'une coupe enchantée.
A peine l'homme l'a goûtée,
Qu'il y revient avec avidité.
Mais dès que le Printemps fuit avec Cythérée,
En vain les avides desirs

Pressent, d'une levre altérée,
La coupe où fut jadis le nectar des Plaisirs.
« Quoi! de la Volupté la source est donc tarie!
« Où puiserons-nous désormais
« Les consolations des peines de la vie? »
Alors, pour calmer nos regrets,
D'un air compatissant la Raison nous présente
Une coupe moins séduisante,
Mais qui ne s'épuise jamais:
« J'ai fait le bien; demain je veux le faire encore.
« Demain, à mon réveil, je prétends que l'aurore
« Éclaire de nouveaux bienfaits... »
Quel charme attendrissant, quelle céleste ivresse
Accompagnent l'espoir d'une bonne action!
Ah! suivons ce délire, et livrons-nous sans cesse
A cette insatiable et noble ambition.
Cultivons l'amitié, l'honneur, la bienfaisance;
Soutenons l'équité, protégeons l'innocence;
Écrasons le vice abattu.
Humanité, bonté, prudence,
Franchise, fermeté, constance;
Envahissons, en espérance,
Tout l'empire de la Vertu.
Loin d'ici, vains Plaisirs, séduisantes chimeres,
Enfants du sombre Ennui, dont le rire imposteur
Cache le vuide affreux de l'esprit et du cœur;
Portez, portez ailleurs vos faveurs mensongeres;
Cherche-t-on les plaisirs, quand on a le bonheur?

Mais si le bonheur qui naît de la pratique du bien nous dédommage des contrariétés semées sur le chemin de la vie, il est un autre plaisir qui

nous sauve les ennuis du voyage; c'est l'avantage de savoir, comme Antisthene, nous entretenir avec nous-mêmes.

Le charme de cette paisible jouissance semble être réservé à la femme vertueuse, dans les moments de repos et de solitude qui succedent aux occupations et à la société de sa famille. Ses enfants sont-ils absents? son époux est-il en voyage? seule elle se recueille, pour s'entretenir du bonheur de ces êtres chéris : « En partant, il avoit « l'air triste; c'est qu'il partoit. Depuis que nous « vivons ensemble, je ne lui ai connu d'autre « chagrin que celui de notre séparation. Seul, « autrefois, je le voyois toujours sérieux, souvent » même un peu sévere; heureux près de moi, il « s'est habitué à sourire, et moi je me suis accou- « tumée à son bonheur. Ce matin, il est parti; « plus de sourire, plus de bonheur; mais bientôt « il reviendra, et nos cœurs reprendront leurs « habitudes.

« Son voyage va procurer un état à mon fils, et « décider du sort de ma fille. Ah! si la modestie « permet la vanité maternelle, je crois qu'un peu « de vanité peut m'être permise. Comme il est « vif, mais comme il est bon! Quelle douceur en « elle; mais quelle force de caractere! A-t-on plus « d'esprit que le frere, plus d'ingénuité que la « sœur? Il est aussi connu par ses talents qu'elle » l'est par ses vertus et par ses graces. Ma fille

« vaut déjà mieux que moi, et mon fils, quelque « jour, égalera son pere. Ah! je puis défier les « chagrins et la vieillesse : mon époux est heu- « reux, mes enfants sont dans le bel âge : mon « bonheur s'affermit, et mes beaux jours recom- « mencent. »

Antisthene eût été l'ami d'une telle femme, car il croyoit qu'avec les femmes on peut s'en tenir à la tendresse de l'amitié. Peut-être un jour serai-je de son avis; mais jusqu'à ce moment, la question me paroît délicate. De l'un à l'autre sentiment, la pente est si douce et le passage si naturel, qu'en avançant insensiblement, on est tout étonné d'avoir changé de route et de langage; et qu'alors, ne concevant plus ce qu'on dit, ne sachant où l'on va, l'on se perd au milieu du discours et du voyage.

La réputation d'Antisthene lui fit des envieux; il les connoissoit, et disoit en les plaignant : « Ces « malheureux sont minés par leur caractere, « comme le fer l'est par la rouille qui s'y attache. » Insensible aux traits de l'envie, il ne l'étoit pas moins au suffrage des honnêtes gens : « Il m'est « dû, disoit-il, puisque je n'ai point fait de mal. » Mais un jour s'entendant louer par des hommes vicieux : « Grands dieux! s'écria-t-il, aurois-je « donc commis quelque mauvaise action? »

Ce philosophe mettoit sa vanité dans une négligence affectée, comme Platon mettoit la sienne

dans un luxe recherché. Socrate, évitant l'un et l'autre excès, annonçoit sa modestie par une honnête simplicité. Un jour, Platon étant malade, Antisthene courut chez lui, vêtu d'un manteau déchiré; et regardant un vase dans lequel Platon avoit vomi : « Je vois bien là, dit-il, la bile de « Platon, mais je n'y vois point son orgueil. — « Et moi, lui répondit Socrate, j'apperçois le tien « à travers les trous de ton manteau. »

Quoique piqué de la censure de son maître, Antisthene lui demeura toujours attaché par l'estime et la reconnoissance. Il le chérissoit même plus tendrement qu'un frere; car il estimoit beaucoup plus les liens de la vertu que ceux de la parenté. Aussi eut-il, dans la suite, la gloire de venger sa mort. Voici à quelle occasion.

Plusieurs étrangers étant venus des extrémités du Pont-Euxin pour entendre Socrate, dont ils ignoroient la condamnation, furent désespérés de ne plus trouver dans Athenes que la mémoire de ce grand homme. Antisthene, profitant du premier mouvement de leur désespoir, les conduisit chez Anitus et Mélitus, en leur disant : « Consolez-vous, voici deux hommes qui doivent « être beaucoup plus sages que Socrate, puisque « ce sont eux qui l'ont condamné. » A ces mots, la fureur s'empare des étrangers; Anitus leur échappe avec peine, mais Mélitus périt sous leurs coups.

Antisthene, après avoir vengé son maître, fut attaqué d'une maladie longue et douloureuse, qui le conduisit péniblement au tombeau. Comme il approchoit du terme fatal, Diogene, son disciple, se présente chez lui, et lui demande s'il a besoin d'un *ami*. « Hélas! reprend le philosophe « mourant, quel est celui qui me délivrera de « mes douleurs? — Le voici, réplique Diogene « en lui offrant un poignard. — Ah! s'écrie le « malade, je me plains de mes douleurs, et non « pas de la vie. »

C'est dans cet instant, qui semble réservé pour le triomphe de la philosophie, que le philosophe s'évanouit, et que l'homme, hésitant sur le bord de l'éternité, s'écrie avec Mécene et notre bon La Fontaine :

> .... « Qu'on me rende impotent,
> « Asthmatique, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
> « Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »

Malgré cet instant de foiblesse, Antisthene emporta les regrets et l'estime des Athéniens, qui savoient que l'homme le plus parfait paye de temps en temps le tribut à l'humanité.

Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, ainsi qu'à la plupart des philosophes, c'est que sa conduite fut en contradiction avec ses principes. Il couroit sans cesse après la renommée, et répétoit tous les jours : « Pour être heureux, cherchez

« l'obscurité. » Vous souriez de son inconséquence, vous, mesdames, qui souvent poursuivez les plaisirs bruyants du grand monde, en vantant les délices de la solitude, et qui volez au bal de l'Opéra, après avoir fait une idylle sur la campagne. Cependant la solitude et l'obscurité sont un bien précieux qui vous appartient exclusivement, la nature a destiné les hommes à poursuivre le bonheur, et les femmes à l'attendre. Tandis qu'il nous appelle publiquement à lui, il vient secretement vous chercher : mais il veut que ses relations avec vous soient ignorées, et s'enfuit dès que vous publiez ses faveurs.

J'ai vu Délie, au sein de l'opulence,
Possédant tous les biens, excepté les desirs,
Et s'ennuyant avec magnificence,
Acheter des vapeurs en payant ses plaisirs.

D'une cour nombreuse entourée,
Elle attiroit les cœurs par son aimable accueil:
C'étoit un signe, un mot, un sourire, un coup-d'œil.
Elle vouloit être adorée,
Non par amour, mais par orgueil.
Le soir, après mainte conquête,
A cette heure où notre ame, avec tant de douceur,
Se rend compte de son bonheur;
D'un encens passager l'insipide vapeur
Remplissoit à peu près le vuide de sa tête;
Rien n'occupoit le vuide de son cœur.

Le lendemain, encore un jour de fête.
Tant pis ! spectacle, bals, concert; rien de nouveau.
L'esprit est si commun! le sentiment si bête!
De tous côtés l'Amour, mais l'Amour sans flambeau.
« Le ciel est assez pur, le temps est assez beau;
« Mais il fait beau toute l'année;
« Comment abréger la journée?...
« Si j'aimois mon époux!... Je l'aimois autrefois ..
« Mais tout Paris sauroit ma flamme vertueuse!...
« Comment faire? Je sens le besoin d'être heureuse
« Mais le bonheur est bien bourgeois. »
Ainsi, se faisant jour dans son ame attiédie,
La fausse honte et la satiété
Lui rendoient le fardeau des plaisirs de la vie
Plus pesant que l'adversité.

Mais loin du fracas de la ville
J'ai vu Clémence, au plus beau de ses ans,
Fraîche comme les fleurs qui paroient son asile,
Chérissant son époux, caressant ses enfants,
Heureuse, moins encor de se voir adorée,
Que d'ignorer le monde et d'en être ignorée.
Ses desirs les plus chers, et son unique soin,
Se bornoient au bonheur de son fils, de sa fille.
Ses regards maternels ne voyoient pas plus loin:
L'univers étoit sa famille.
Ni les ennuis, ni les dégoûts,
N'altéroient de ses jours la volupté suprême.
Bien avec ses enfants, bien avec son époux,
Bien sur-tout avec elle-même,
Son plaisir le plus doux étoit dans son devoir.
L'émail des prés composoit sa parure;

Et si l'onde à ses yeux n'eût offert un miroir,
Elle eût été belle sans le savoir.

Son spectacle étoit la nature,
L'éclat du jour naissant et le calme du soir,
Et ses enfants jouant sur la verdure,
Et leur pere près d'eux gaîment venant s'asseoir.
Quel spectacle enchanteur, que les êtres qu'on aime!
Elle voyoit toujours le même,
Et desiroit toujours le voir.
O vous, qui couronnez son heureux hermitage,
Arbres majestueux, étendez votre ombrage;
Arbrisseaux, entrelacez-vous,
Entourez cette enceinte et fermez le passage
Au pied furtif, à l'œil jaloux.
De votre aile, léger Zéphyre,
Écartez le souffle empesté
D'une profane volupté:
C'est ici le séjour de la félicité;
Épurez l'air qu'on y respire.
Et vous, dont nous avons méconnu les bienfaits,
Dieux protecteurs du bonheur de la terre,
Environnez ce sanctuaire
Des voiles sacrés du mystere
Et du silence de la paix;
De l'hymen c'est ici l'asile.
Le luxe l'a proscrit; les arts l'ont déguisé;
Le plaisir ne naît plus de son sein épuisé;
Le crime l'a rendu stérile.
Dieux, rendez-lui ses traits majestueux,
Et sa céleste ivresse, et sa flamme féconde;

Qu'il soit encor l'espérance du monde,
Et le consolateur des hommes vertueux!
Mais que l'obscur sentier qui mene en sa présence,
De l'homme corrompu soit toujours ignoré,
Et de ce dédale sacré
Ne confiez le fil qu'aux mains de l'innocence!

ARISTIPPE.

LORSQUE différents végétaux, croissant en même temps sur un sol fertile, y sont alimentés de la même substance, chacun d'eux en extrait particulierement les sucs qui conviennent à sa nature. Bientôt le principe commun qui les nourrit, devient utile ou nuisible, selon les modifications qu'il éprouve, et le poison mûrit auprès de la plante salutaire.

Ainsi la vertu bienfaisante de Socrate, diversement modifiée selon les différents caracteres de ses disciples, produisit chez Antisthene la dureté, chez Diogene la grossiereté, chez Cratès l'impudence, chez Zénon la fermeté, chez Platon la sublimité, chez Aristippe l'égoïsme, qui compose en substance la philosophie des courtisans; aussi Aristippe fut-il un philosophe de cour. Son premier abord vous plaira, mesdames. Il se présente avec dignité, salue avec aisance, laisse tomber négligemment sa robe flottante, ou la relève avec grace. L'esprit pétille dans ses yeux, voltige sur ses levres, joue dans les traits mobiles de sa physionomie, dans ses moindres gestes, et jusques dans les plis de son manteau. Vous parliez? il ne dérange rien. L'entretien continue; il

se tait : les avis se partagent; il observe : la dispute s'anime; il écoute : vous vous en rapportez à lui; il s'en défend : vous le priez de prononcer; il sourit : vous le voulez; il obéit. « L'une a rai-
« son, et l'autre n'a pas tort. Votre idée, au fond,
« est absolument la même, mais votre imagination
« est si riche et la langue est si pauvre, que
« les expressions seules ont manqué au génie :
« la langue seule a tort, et vous avez toutes
« raison. »

Si votre juge vous aimoit pour vous, il vous eût dit la vérité, et vous l'en aimeriez moins peut-être; mais comme il vous aime pour lui, il vous a trompées, et vous l'en aimez secretement davantage.

Aussi est-ce le philosophe du jour, le sage par excellence. Sa vertu n'est ni tranchante, ni sévere. C'est une vertu commode, souple et liante, celle qui convient le plus aux jolies femmes, dont il est adoré, et à la cour de Syracuse, dont il fait les délices.

Ce n'est pas que Denys, comme la plupart des princes, ne soit capricieux et vain, même avec les philosophes; mais il est riche et généreux, et comme Aristippe, en pesant les avantages et les inconvénients de son amitié, trouve que son or balance au moins ses caprices, il emporte l'un, et lui laisse les autres, pour en tirer parti dès qu'il en aura besoin.

Ce moment ne peut être éloigné; car la sen-

sualité du philosophe le conduit souvent à la prodigalité.

A peine est-il rentré dans les murs d'Athenes, que voulant signaler son retour par un festin somptueux, il écrit à la célebre Laïs :

Vous êtes belle, je vous aime,
Et je vous possede pour moi.
Je sais que vous m'aimez de même :
Vous faites bien ; chacun pour soi.

Prenons notre part de la vie,
Sans songer à celle d'autrui :
Soyez votre meilleure amie,
Comme moi mon meilleur ami.

Gardons nos sens pour la jeunesse,
La volupté pour nos desirs,
L'esprit pour la délicatesse,
Le cœur pour nos menus plaisirs.

L'Amour vous invite à ma table :
Apportez votre art séducteur,
Vos talents, votre esprit aimable,
Et, si vous voulez, votre cœur.

Tandis que ce billet et vingt autres pareils arrivoient au lever ou à la toilette des hommes les plus spirituels et des femmes les plus aimables d'Athenes, Aristippe préparoit un festin à grands frais. Il acheta, dit-on, une perdrix cinquante drachmes. Un cynique, témoin de cette prodigalité, l'en reprit amerement. « Si cette perdrix,

« répondit Aristippe, ne coûtoit qu'une obole,
« l'acheterois-tu ? — Oui. — Je suis donc plus
« philosophe que toi, puisque je n'estime pas
« plus cinquante drachmes que tu n'estimes une
« obole. » A ces mots, le critique déconcerté l'accabla d'injures. Aristippe, pour toute réplique, lui tourna le dos et s'éloigna. Mais le censeur furieux le poursuivoit, en s'écriant : « Pourquoi
« fuis-tu, scélérat? — Parce que tu es libre de me
« dire des injures, et moi de ne pas les entendre. »
Puis s'adressant à quelques personnes étonnées de sa patience et de sa tranquillité : « Il faut, leur
« dit-il, traiter les insolents comme les ambassa-
« deurs que l'on congédie sans réponse. »

A ces mots, il s'éloigne, et court chez le philosophe Eschines, avec lequel il étoit brouillé depuis long-temps. « Je viens ici, lui dit-il, pour
« ton intérêt et le mien. Nous nous convenons,
« nous avions du plaisir à nous voir. La vanité
« nous a divisés, l'amitié y perd, et la satire y
« gagne; car la rupture de deux hommes célebres
« sert d'aliment aux entretiens de la méchanceté.
« Faisons taire les envieux et les parasites : viens
« dîner chez moi; le plaisir t'y invite, Aspasie
« nous attend; asseyons-nous près d'elle, et que
« les Graces servent de médiatrices entre la phi-
« losophie et l'amitié. » Eschines lui prit la main et le suivit.

Ils trouverent les convives réunis. Platon arrivoit en même temps que la brillante Laïs. Aris-

tippe, en présentant à celle-ci le philosophe Eschines, lui dit : « Vous voyez un homme qui « fut autrefois mon ami. — Autrefois? reprit-elle « tendrement; le beau titre pour l'avenir! » Soudain les amis réconciliés s'embrasserent, et l'on passa dans la salle du festin.

Peut-être seroit-il à desirer pour quelques jeunes maîtresses de maison, qu'elles eussent pu voir Aristippe faisant les honneurs de sa table, afin d'apprendre au moins comment elles doivent s'asseoir à la leur. Là, elles n'eussent apperçu ni ces airs nonchalants qui parodient l'aisance, ni ces mines étudiées qui font grimacer la politesse, ni ces façons financieres qui adjugent les places au *prorata* de la fortune, ni cette affectation immorale qui sépare les époux et les amis, pour asseoir les amants deux à deux; et elles eussent appris que le bon ton consiste à dissimuler au moins ce que doit voiler la décence.

Au milieu du festin, Platon, connu par sa magnificence, et jaloux peut-être de celle d'Aristippe, s'avisa de la lui reprocher. Aristippe, au lieu de justifier durement sa conduite, en opposant au censeur son luxe quelquefois scandaleux, le réfuta indirectement avec cette adresse et cette obligeance persuasives, qui dès-lors sembloient anticiper sur l'urbanité française. « Quel est, lui « dit-il, le but de toutes nos actions? n'est-ce pas « d'être honnête homme? — Il est vrai. — Crois- « tu que Denys soit honnête homme? — Je le

« crois. — Eh bien! il vit encore plus délicieuse-
« ment que moi. La magnificence n'est donc point
« un crime, puisqu'on peut être un hôte très
« généreux, un convive très aimable, et un très
« honnête homme. Pour nous en convaincre, de-
« main nous dînerons chez toi. »

Tandis que Platon, désarmé, accepte en rougissant la proposition, le philosophe Polyxene, la besace sur l'épaule, le bâton à la main, entre, s'arrête et recule en s'écriant : « O temps! ô
« mœurs! Quel scandale! quelle profusion! »
Aristippe se lève, l'accueille et lui dit : « Assieds-
« toi près de moi. — Pour me corrompre? répond
« le cynique. — Au contraire, pour me puri-
« fier. Voici du vin de Chypre. — Je ne bois
« point de poison. — Mais ta philosophie n'est-
« elle pas un antidote universel? — Assurément.
« — Ne braverois-tu pas, aidé de son secours, et
« la coupe et les enchantements de Circé? — Par
« Jupiter! — Laïs, versez le nectar et présentez-
« le à Polyxene. Mon confrere, voici la coupe
« dans la main de l'enchanteresse; montre-nous
« le pouvoir du contre-poison. — Non, la sagesse
« défend de chercher le péril. — Le péril est nul,
« quand le préservatif est infaillible; et puis, re-
« garde les yeux de Laïs, ils n'ont pas de mauvais
« dessein. » A ces mots, Polyxene regarde, rougit et vuide la coupe. Aristippe à l'instant lui présente la perdrix qu'il avoit payée cinquante drachmes. Mais le philosophe la repoussant avec

indignation, s'écrie : « Loin de moi la volupté !
« — Tu la redoutes ? — Je la brave. — Pourquoi
« donc l'éviter ? L'esclave fuit son maître ; le maî-
« tre poursuit et enchaîne son esclave. De la
« volupté ou de toi, voyons lequel enchaînera
« l'autre. ».

Polyxene commença l'épreuve par la perdrix, mais sans rien perdre de sa gravité. « Le rire, « disoit-il, est une foiblesse. » En vain les bons mots et la gaîté l'assiégent de toutes parts ; son sérieux tient bon jusqu'au moment où Laïs, voyant qu'à force d'ambroisie et de nectar le philosophe va bientôt oublier la philosophie, porte aux convives la santé de Polyxene, en s'écriant : *Au vainqueur de la volupté*. A ces mots, le rire échappe au vaincu. « O Polyxene, lui dit alors « Aristippe, que la renommée t'a doué d'un beau « privilége ! Nous mangeons, nous buvons, nous « rions ; nous sommes des profanes : tu manges, « bois et ris ; tu es philosophe. »

Quand un hypocrite est démasqué, son orgueil se sauve sous l'apparence de la modestie. « Moi, « philosophe ! reprit humblement Polyxene ; je « suis indigne de ce titre glorieux. Il n'appartient « qu'au vertueux Platon et au sage Aristippe. — « Je ne sais, reprit celui-ci, si je suis philosophe ; « mais je sais bien que je suis heureux. Je crois « que ma philosophié est, comme toutes les opi- « nions humaines, mêlée de quelques vérités et « de beaucoup d'erreurs. Les uns exaltent avec

« enthousiasme ma conduite et mes maximes;
« peut-être ont-ils tort. D'autres les censurent
« avec amertume; peut-être ont-ils raison. Mais
« pour vous mettre en état de prononcer entre
« mes partisans et mes détracteurs, je vais, en
« peu de mots, vous exposer ma conduite, mes
« principes et ma philosophie :

« Mes chers amis, je naquis en Libye.
Je sais l'amour, les souvenirs chéris
Et le respect qu'on doit à sa patrie;
Mais la Libye est un triste pays.

Là, la beauté, reposant sur la dure
Son corps robuste et ses mâles appas,
Pour tout régal vous présente aux repas
Un pain grossier et de l'eau toute pure.
Point de nectar qu'on savoure à longs traits,
Point de *santés;* la santé va sans dire;
On l'a toujours, et l'on n'y boit jamais.
Encore moins de voluptés nouvelles,
Ni mets choisis, ni succulents gibiers;
On n'y rencontre, hélas! les petits pieds,
Dans les soupers, non plus que chez les belles.
Avec respect je sais apprécier
Les mets sortant des mains de la nature;
Mais j'aime mieux, malgré leur source impure,
Les mets sortant des mains du cuisinier.
J'ai raisonné la science profonde
De réveiller et de flatter le goût.
Sur ce talent c'est à tort qu'on me fronde :

Le bon goût est du goût de tout le monde,
Et le plaisir sait profiter de tout.
Ceux qui, jaloux de ma délicatesse,
Et soupant mal, me reprochent sans cesse
De mes soupers l'apprêt délicieux,
Dévotement prodiguent leurs richesses
Pour les festins de la fête des dieux:
J'offre les miens pour fêter les déesses:
Ils font fort bien; mais je fais encor mieux.

L'or n'a de prix qu'autant qu'on le dépense;
Les biens chez nous entrent dès qu'il en sort.
L'avare est pauvre auprès de son trésor;
L'heureux prodigue est seul dans l'abondance.
Voilà pourquoi je ne puis m'en passer.
Le sage doit, dit-on, y renoncer;
C'est fort bien dit; mais pour que j'y consente,
Assurez-moi d'abord tous les plaisirs.
Ce n'est pas l'or qui tente mes desirs,
Ce sont les biens que l'or me représente.

Savoir user de la prospérité,
Ce n'est qu'un jeu pour la philosophie;
Mais le secret qu'au sage elle confie,
C'est d'être heureux malgré l'adversité.

Je puis demain tomber dans l'esclavage,
Mais je ne puis perdre ma liberté.
De tous mes sens n'aurai-je pas l'usage?
Ma conscience et ma véracité,
Et mon génie et ma franche gaité
Sont-ils sujets à la captivité?

Il est deux biens qu'on n'ôte point au sage,
L'indépendance et la tranquillité.
Riche aujourd'hui, je sais de l'opulence
Mettre à profit le somptueux loisir;
Pauvre demain, je saurois assortir
A mon bonheur ma paisible indigence.
Le demi-jour est ami du plaisir;
La volupté cherche une case obscure.
La paix du cœur se cache sous la bure,
Et les chagrins sous la pourpre de Tyr.
La pauvreté réelle est l'ignorance.
On n'a de biens que ceux dont on jouit;
Or, l'ignorant n'a point de jouissance;
Les indigents sont les pauvres d'esprit.

Pour assister les riches de la terre,
Qui bien souvent manquent du nécessaire,
Je les instruis, et de la vérité
Dès qu'un rayon les frappe et les éclaire,
Humiliés de voir leur pauvreté,
Ils viennent tous m'exposer leur misere,
Et je leur fais à tous la charité.

Je n'en attends nulle reconnoissance;
Mais je me dis : Ils deviendront heureux,
Et de mes soins je suis payé d'avance :
Il faut aimer ceux qu'on aime, pour eux.

Le bonheur est le vœu de la nature,
Mais le bonheur est le plaisir actif;
Foyer toujours plus ardent et plus vif,
Au feu duquel la volupté s'épure.

Mais gardez-vous du plaisir négatif,
Dont la tiédeur prend avec complaisance
Le mal absent pour une jouissance.
Le sot bonheur, que le bonheur passif!

On vante fort la volupté de l'ame,
Moi, j'aime assez, malgré nos beaux esprits,
Celle des sens : l'une et l'autre a son prix.
De notre esprit le corps nourrit la flamme;
Et vers le soir, l'esprit le mieux orné
Devient bien nu, quand il n'a pas dîné.

Vous prodiguez à l'esprit sa substance,
Et condamnez le corps à l'abstinence.
Si vous aimez les esprits délicats,
Pourquoi les sens ne le seroient-ils pas?
Chez Jupiter, tandis que le génie,
Pour s'enivrer de nectar, d'ambroisie,
En traits de feu s'envole et prend l'essor;
Pour soutenir l'enveloppe grossiere
Qu'il rejoindra peut-être sur la terre,
Dînons gaîment, et soupons mieux encor.

Amants du jour, amis de circonstance,
En voyageant nous faisons connoissance,
Et nous suivons ensemble le chemin.
Continuons; mais si la convenance
Change aujourd'hui, nous changerons demain.

Les seuls amis sont ceux que la fortune
Unit entre eux par ses liens secrets;
Car l'amitié, puisqu'on en suppose une,
S'évanouit avec nos intérêts.

Légerement chargeons-nous de sa chaîne.
Fêtons l'amour, mais écartons la haine:
Haïr fait mal, comme aimer fait du bien.
Plaignons le vice et la scélératesse,
Fuyons l'orgueil, méprisons la bassesse,
Rions des sots; mais ne haïssons rien.

Tout est pour nous, rien ne nous appartient.
Hâtons-nous donc de jouir sans envie
Et sans procès; il faut prendre la vie
Comme elle passe, et le temps comme il vient.
Songeons à tout. A la Vertu fideles,
N'oublions pas son frere le Bonheur.
Si celui-ci se brouille avec sa sœur,
Ne nous mêlons jamais de leurs querelles.
Cultivons-les tous deux séparément,
En attendant leur raccommodement.

Mais des plaisirs pour augmenter la somme,
Jamais d'autrui ne violons les droits.
Le philosophe est au-dessus des loix,
Puisque sans loix il seroit honnête homme.

Respectez donc les loix de chaque État;
Suivez les mœurs, observez les usages:
Mais en tout temps, tout pays, tout climat,
Soyons heureux; les heureux sont les sages. »

Parmi les principes équivoques de cette morale relâchée, le chapitre de l'amitié est sans doute, mesdames, celui qui vous a le moins édifiées. Cependant peut-être en excuseriez-vous l'auteur,

si vous réfléchissiez qu'il est naturel aux hommes de juger, moins d'après la raison que d'après leurs habitudes. Aristippe, jugeant l'amitié telle qu'il avoit coutume de la rencontrer au milieu des cercles brillants d'Athenes, la regardoit comme la plus aimable et la plus légere des vanités du monde; et nous sommes si Athéniens à cet égard, que ce philosophe apprécieroit notre amitié comme celle de ses contemporains. Certes, si l'amitié se trouve dans ce nouveau monde, elle doit être bien dépaysée! Aussi vous avouerez, mesdames, que le mot d'ami est un titre honorifique dont on aime à parer sa sensibilité, depuis qu'il n'astreint plus à aucune fonction. Du moins Aristippe avoit-il sur nous l'avantage de la franchise, puisqu'il renonçoit aux honneurs de l'amitié dès qu'il avoit cessé d'en remplir les devoirs.

Toujours infidele, mais toujours libéral avec ses amis, ce philosophe, pour subvenir à ses dépenses excessives, exigea de chacun de ses disciples une forte rétribution; et afin d'autoriser cette innovation, il envoya lui-même vingt mines à Socrate son maître, qui fit la satire de sa conduite en les refusant.

Un homme riche le priant d'instruire son fils, il lui demanda cinquante drachmes. « Cinquante « drachmes! s'écria le pere du jeune homme; il « ne m'en coûteroit pas plus pour avoir un es- « clave. Eh bien! reprit Aristippe, achetes-en « un; tu en auras deux. »

Cependant toutes ces ressources ne pouvant suffire à ses prodigalités, il se souvint des fantaisies de Denys; et pour les mettre encore à contribution, il résolut de retourner à Syracuse.

Mais avant de quitter Athenes, il alla faire ses adieux à la célebre Laïs. Un de ses disciples, qui l'accompagnoit, rougit, et s'arrêta à la porte de cette courtisane. « Mon ami, lui dit le philosophe, « ce n'est pas d'entrer ici qu'il faut rougir; c'est « de n'en pouvoir sortir. » Il dit, entre chez Laïs, l'aborde avec grace, s'assied avec aisance, lui parle avec amitié, glisse légerement sur les adieux, les entremêle de sentiment, d'esprit, de gaîté; se leve, l'embrasse, disparoît, et vogue vers la Sicile.

La tempête l'attendoit au passage. Aristippe pâlit à l'aspect des flots irrités. Les matelots, plus aguerris que lui, s'étonnoient qu'un philosophe pût connoître la crainte, et lui disoient en souriant : « Quand nous ne craignons rien, nous qui « sommes des ignorants, pourquoi donc trem- « blez-vous, vous qui êtes philosophe? — C'est « que nous ne craignons pas pour la même exis- « tence, et que j'ai bien plus à perdre que vous. » Mais bientôt les zéphyrs vinrent dissiper ses alarmes, et le conduisirent au port de Syracuse.

Au moment de son arrivée, Denys étoit dans son jour d'humeur et d'ennui. « Que viens-tu « faire à ma cour? dit-il au voyageur. — Je viens, « reprit celui-ci, vous offrir un peu des trésors « que j'ai acquis, et recevoir en échange une por-

« tion de ceux que vous possédez. — Pourquoi « donc, ajouta Denys avec hauteur, voit-on sans « cesse les philosophes chez les princes, tandis « que les princes ne vont jamais chez les philo- « sophes? — C'est parce que les philosophes con- « noissent leurs besoins, et que les princes igno- « rent les leurs. — Mais un philosophe ne devroit- « il pas rougir de quitter l'école de Socrate pour « la cour de Denys? — Je vais chez Socrate quand « j'ai besoin de sagesse, et chez Denys quand j'ai « besoin d'argent. »

Denys, importuné de ses demandes réitérées, lui fit un présent; mais voulant lui faire acheter ce bienfait, il lui ordonna, en se mettant à table, de s'asseoir à la derniere place. « Volontiers, lui « dit Aristippe ; elle deviendra la premiere. — « Tu te crois donc bien supérieur aux autres « hommes? — Autant qu'un savant est au-dessus « d'un ignorant. — Eh! quelle si grande diffé- « rence y a-t-il donc entre eux? — Dépouillons- « nous l'un et l'autre, et abordons nus au milieu « d'un peuple étranger; là vous sentirez bientôt « quelle est cette différence. »

A ces mots, Denys irrité lui cracha au visage : mais Aristippe, sans la moindre émotion, dit en s'essuyant : « Si les pêcheurs, pour prendre de « petits poissons, se mouillent le corps tous les « jours, ne puis-je pas, pour prendre une baleine, « me laisser un instant mouiller le visage? » Vous rougissez, mesdames, de mépris et d'indignation.

Eh bien! sentez-vous en ce moment tout le prix de l'ordre et de l'économie? Mais quel rapport, me direz-vous, existe-t-il entre la bassesse d'un courtisan intéressé et l'économie de notre fortune? Le voici :

Vous avez un cœur généreux,
Un esprit épuré par la délicatesse ;
Les dieux ont à ces dons ajouté la richesse :
Vous devez être heureuse, et faire des heureux.
Mais quand on nage au sein de l'abondance,
Quand on se laisse aller au torrent du plaisir,
Calcule-t-on, et prévoit-on d'avance
Que la source en puisse tarir?
Cependant le torrent par degrés se divise ;
L'onde s'égare et se perd dans son cours,
Mais la source fournit, et vous nagez toujours
Sans réfléchir qu'elle s'épuise.
Peut-être il seroit temps encor de recueillir
Les flots épars de l'onde fugitive :
Ce n'est plus qu'un ruisseau ; mais il pourroit nourrir
Quelques fruits, les derniers qui restent sur sa rive.
Il en reste si peu, qu'un soin aussi léger
Ne peut suspendre votre course.
Profitez du moment, l'avenir peut changer ;
Et tant que le présent vous offre une ressource,
Il ne faut pas la négliger.
Mais à peine avez-vous épuisé la derniere,
Soudain la triste pauvreté
Du chemin des plaisirs vous fermant la barriere,
A vos yeux dessillés présente la carriere
De l'indigence et de l'adversité.

Du poids de ce revers funeste
Votre cœur n'est point abattu;
Pour le soutenir il lui reste
Du courage et de la vertu.

Cependant des Plaisirs la brillante cohorte
Revient de temps en temps frapper à votre porte.
Leur cortége chez vous ne peut plus être admis:
Mais comment les chasser? ce sont de vieux amis.
La raison parle en vain, l'habitude l'emporte;
Ils sont accueillis. Mais pour les bien recevoir,
Il en coûte. On emprunte. Une ame noble et grande
Souffre de demander autant que de devoir.
Bientôt nouveau besoin, et nouvelle demande.
Emprunter est un mal, s'acquitter un devoir:
Mais le devoir s'oublie, et le mal se succede;
Et quand vous y voulez apporter le remede,
Vous n'en avez plus le pouvoir.
Le crédit s'affoiblit avec la confiance:
Ce qu'en un temps heureux on venoit vous offrir,
Il faut prier pour l'obtenir,
Et d'un *non* dédaigneux supporter l'insolence.
C'en est fait; au premier refus
L'humiliation commence,
Et l'estime ne revient plus.

Entre la misere et le vice
N'ayant plus l'espoir de choisir,
Vous tombez dans le précipice
Sans songer même aux moyens d'en sortir;
Car nous ne nous aimons qu'autant que l'on nous aime;
L'être auquel il n'est plus permis

De prétendre au bonheur suprême
D'intéresser de vrais amis,
S'intéresse bien peu lui-même.
Ah! cachez-moi ce front, ce front qui fut jadis
Siége de votre gloire, objet de notre hommage,
Et couvert maintenant d'opprobre et de mépris.
J'apperçois sur votre visage
La trace infâme de l'outrage
Dont vous avez payé les trésors de Denys.
En cet abaissement quel sort vous a réduite?
Vous que j'ai vue, assise à la table des dieux,
Captiver tous les cœurs et fixer tous les yeux;
Qui vous a donc fermé l'Olympe? — L'inconduite.
En quittant la cour de Plutus,
Satisfaite de peu, vous pouviez sur la terre
Vous consoler des biens que vous aviez perdus;
Mais voulant allier le luxe et la misere,
Il fallut immoler jusques à vos vertus;
Ah! c'étoit-là le nécessaire,
Et tous les autres biens n'étoient que superflus.
Du moins, si quelque jour la fortune volage
Vous rend ses légeres faveurs,
Prévoyez l'avenir, modérez-en l'usage;
Et n'oubliez jamais qu'une conduite sage
Est le plus sûr garant des vertus et des mœurs.

Si quelquefois, mesdames, vous avez observé la conduite des hommes corrompus, vous devez avoir constamment remarqué que l'insolence est voisine de la bassesse, et que le courtisan courbé sous le poids des humiliations dont son maître vient de l'accabler, en accable à son tour ceux

que la fortune a placés au-dessous de lui. Aristippe, encore humide de l'insulte de Denys, entra chez le trésorier de ce prince; et tandis que celui-ci, pour faire sa cour au philosophe, lui montroit la magnificence et la propreté recherchée de ses appartements, Aristippe lui cracha au visage, en lui disant : « Je ne vois point chez toi d'endroit « moins propre où je puisse cracher. »

Soudain, l'air triomphant de cette insolence subalterne, il retourne près du roi, et demande une grace, qui lui est refusée. Le favori supplie; le prince dédaigne sa priere. Le flatteur s'humilie; le roi dédaigne son abaissement. Enfin le courtisan tombe à genoux : « Eh quoi! s'écrie Denys, » un philosophe aux pieds d'un homme! Est-ce « ma faute, reprend Aristippe, si vous avez les « oreilles aux pieds? »

J'ignore si par ce misérable subterfuge il obtint la grace qu'il sollicitoit; mais je vous engage, mesdames, à ne jamais accorder celles qui vous seront demandées avec cet excès d'humiliation. L'homme qui dégrade son caractere et avilit sa dignité, devient indigne de votre estime, et ne doit plus prétendre à votre cœur. Votre ami ne doit être ni votre tyran, ni votre esclave; et l'esclave de la veille n'est que trop souvent le tyran du lendemain. Gardez-vous donc bien d'avoir des oreilles aux pieds, et souvenez-vous que le cœur ne doit entendre que par celles de la raison, de l'estime ou de l'amitié.

Le reproche le plus grave que l'on fasse à la mémoire d'Aristippe, c'est qu'il fut, dit-on, mauvais pere. Son portrait étoit chez Laïs, et n'étoit pas chez ses enfants. Ces gages respectables de la tendresse paternelle et de la piété filiale, sont la mesure la plus certaine de la pureté des mœurs de la génération qui existe et de celle qui l'a précédée. C'est la corruption des peres et la dépravation des enfants qui ont ridiculisé chez nous les portraits de famille. Nous conserverions religieusement ces monuments de reconnoissance et d'amour, si nous en respections les objets, et si nous nous respections nous-mêmes. Mais si nos parents furent vicieux, nous craignons les souvenirs de ceux qui les ont connus : s'ils furent vertueux, nous redoutons la comparaison ; car la mauvaise conscience rend la vanité susceptible. Aussi, pour la satisfaire, nous n'oublions pas les tableaux chargés des dignités de nos ancêtres. Que leur figure vénérable porte l'empreinte de la bonté, de la sagesse, de la valeur ou du génie, peu nous importe : ce n'est pas là ce que nous voulons imiter. Mais que leur vêtement soit orné de telle décoration, leur poitrine couverte de telle marque distinctive, voilà ce qui nous intéresse vivement : c'est par là seulement que nous prétendons leur ressembler. Nous ne comptons ni les vertus ni les bienfaits de nos aïeux, c'est le nombre de leurs cordons et l'éclat de leur parure qui illustrent notre généalogie.

Lorsqu'en entrant dans l'appartement d'une jeune femme, j'apperçois le portrait d'une dame en robe de cour, ou d'un homme en habit de général, je remarque presque toujours que la chambre a l'air mystérieux d'un boudoir. La présence d'un colonel ou d'une duchesse n'intimide point l'amour ; il a vu ces figures là quelque part, ce sont de vieilles connoissances : et l'ameublement, l'ambre et le demi-jour m'annoncent que le dieu continue ses relations secretes avec la famille.

Mais si m'asseyant, non sans émotion, sur le canapé d'une jeune femme au teint frais, à l'œil humide, aux levres de rose, je remarque devant nous le portrait de son pere ou de sa mere, sans autre signe imposant que la dignité paternelle ; à cette vue, une vénération secrete, une crainte religieuse enchaînent mes sens et captivent ma pensée. Il me semble que la fille hérite en ce moment des respects qu'inspirent ses ancêtres. Je ne lui parle plus qu'avec circonspection Plus l'entretien est affectueux, plus il devient réservé. Le style même prend insensiblement la teinte de la candeur patriarchale et de l'antique bonhomie. Un regard indiscret, une parole hasardée, offenseroient ces témoins respectables, qui semblent nous regarder et nous entendre ; et je me dis, en quittant cette demeure : L'image présente d'une mere qui vécut vertueuse, est encore le gardien des vertus de sa fille.

On n'en pourroit pas dire autant du portrait d'Aristippe. Au reste, si sa conduite ne fut pas toujours exempte de reproches, du moins ses discours furent-ils toujours irréprochables. Il racontoit agréablement, et quelque graveleux que fût le sujet de sa narration, il avoit l'art de le gazer par cette circonspection de style et cette délicatesse d'expression qui caractérisent l'honnête homme et l'homme de bonne société. L'amant de Laïs sut toujours respecter l'âge de l'innocence et le regard de la vertu. Souvent la jeune vierge sourit, quelquefois même elle soupira; mais jamais elle ne rougit en écoutant ses récits et ses discours.

Les trésors de l'adolescence
Sont l'ignorance et l'ingénuité.
A l'indiscrete vérité,
Devant elle, imposons silence :
Songeons qu'un mot peut lui ravir
Le repos de son existence.
Heureux qui sait respecter l'innocence;
Malheur à qui la fait rougir !

Si, dans un moment de folie,
Un trait hardi vient de nous échapper,
Hâtons-nous de l'envelopper
D'une aimable philosophie :
Le trait fuit; sans l'approfondir,
Elle sourit de l'apparence.
Heureux qui fait sourire l'innocence,
Malheur à qui la fait rougir !

Si quelquefois de la tendresse
Vous lui parlez le langage charmant,
Peignez la paix du sentiment,
Mais dissimulez son ivresse.
En vous écoutant, un soupir
S'échappe, mais sans qu'elle y pense.
Heureux qui fait soupirer l'innocence;
Malheur à qui la fait rougir!